ANNEE 1966 DECEMBRE

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE

BIBLIOTECA

No. 103

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE
1040115

SOMMAIRE

I. Roger Gaillard : André Breton et nous 5
Robert Cornevin : Dr. Jean Price-Mars premier lauréat du prix des Caraïbes 11
Max Bissainthe : Littérature 14
Ghislain Gouraige : Reflexions sur l'Enseignement en Haïti 29
Maurice Lubin : Quelques poètes haïtiens de la jeune génération 37

II. LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Bonnes pages : L'Amende (F. Hibbert) 58
Ernst Trouillot : Le réalisme de Fernand Hibbert ... 63
Nos écrivains à l'étranger 68

III. COURRIER DE FRANCE

Arts et Lettres 87
Sciences et Techniques 88
Echanges culturels 91
Activités à l'étranger 93
IV. CHRONIQUE 95

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1966 · DECEMBRE

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE

No. 103

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE
1040115

SOMMAIRE

I. Roger Gaillard : André Breton et nous 5
Robert Cornevin : Dr. Jean Price-Mars premier lauréat du prix des Caraïbes 11
Max Bissainthe : Littérature 14
Ghislain Gouraige : Reflexions sur l'Enseignement en Haïti 29
Maurice Lubin : Quelques poètes haïtiens de la jeune génération 37

II. LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Bonnes pages : L'Amende (F. Hibbert) 58
Ernst Trouillot : Lø réalisme de Fernand Hibbert ... 63
Nos écrivains à l'étranger 68

III. COURRIER DE FRANCE

Arts et Lettres 87
Sciences et Techniques 88
Echanges culturels 91
Activités à l'étranger 93
IV. CHRONIQUE 95

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE

INSTITUT FRANÇAIS
Bibliothèque
D'HAITI

INSTITUT FRANÇAIS
MEDIATHEQUE
D'HAITI

ABONNEMENT ANNUEL

(3 numéros de 100 pages

plus éventuellement des numéros spéciaux)

En Haïti : 3 dollars

à l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 5 gourdes ($ 1)

Pour la publicité, qui est strictement limitée, s'adresser à l'Institut Français.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés

au Directeur de l'Institut Français

Boîte postale 131 — Port-au-Prince — Haïti

(Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus)

In Memoriam

ANDRE BRETON ET NOUS

Il m'est impossible de parler d'André Breton sans évoquer ma jeunesse.

Je revois la salle du « Rex » remplie d'une foule hétérogène : des hommes politiques dénués de culture, des élégantes venues par snobisme, quelques religieux réservés, des écrivains d'avant-garde heureux de célébrer un des leurs, et puis des jeunes, des jeunes partout, agglutinés aux balcons, adossés aux murs latéraux, éparpillés en petits groupes tendus.

Nous sommes en décembre 1945. Une année va finir. Une époque de l'histoire, avec l'écrasement du nazisme, vient de se clore. Des notions jadis ridiculisées par des maîtres à penser couverts d'honneurs (démocratie, liberté, socialisme) agissent dans les âmes comme un ferment. Nous avions la chance d'avoir vingt ans à cette époque. Notre jeunesse coïncidait avec un renouveau du monde. Tous les « *ismes* » que nous découvrions s'accordaient pour renverser les vétustes valeurs prônées par nos « gloires » littéraires, politiques, économiques et militaires. L'existentialisme et le marxisme surtout nous offraient des armes meurtrières. Et puis voici qu'en ce soir du 22 décembre 1945, un homme nous parlait du surréalisme, avec une telle conviction dans le ton, un tel frémissement dans la voix, un éclat si brûlant dans le regard, que nous en oubliions ses cheveux blancs.

André Breton était une force. L'écouter, l'approcher, c'était pénétrer dans une zone ardente. C'était faire l'épreuve des champs magnétiques.

La baguette du sourcier

Cet esprit miraculeusement intuitif, arrivé chez nous dix-huit jours plus tôt seulement, avait décélé, sourcier infaillible, les courants souterrains qui, moins de deux semaines plus tard, allaient affleurer, grossir leurs eaux, emporter les débris du passé, et creuser pour la culture nationale cette autre voie, cet autre lit, dont l'indigénisme naguère avait tracé les rives.

Le conférencier en était seulement à son troisième feuillet, ce 22 décembre là, qu'il proclamait avec fermeté :

« *N'en déplaise à ceux qui se montrent honteux de leurs origines et se rapetissent d'autant eux-mêmes, il me paraît évident que le destin de ce pays est inséparable de ses croyances et de ses idéaux séculaires (...) Ce qui lui a donné la force de supporter, d'abord, puis de secouer tous les jougs, ce qui a été l'âme de sa RESISTANCE, c'est le patrimoine africain qu'il a réussi à transplanter ici et à faire fructifier malgré ses chaînes* ».(1)

L'étonnant, l'admirable alors pour nous, c'est que de telles affirmations, loin de s'inspirer d'une volonté de complaisance à l'égard des revendications d'une partie du public, se rattachaient de façon nécessaire aux principes même du surréalisme. Ce que l'orateur souligna avec force.

« *Le surréalisme vérifie là une de ses thèses fondamentales, à savoir que la première condition de persistance d'un peuple, comme de viabilité d'une culture, est qu'ils puissent, l'un et l'autre, se retremper sans cesse dans les grands courants affectifs qui les ont portés à leur naissance, faute de quoi ils périclitent rapidement* ».

Cette invitation passionnée à retourner aux sources, s'accompagnait d'un rappel non moins fervent de l'obligation pour tout homme d'enraciner son action dans le présent. Rappelant l'indignation populaire en France lors de la guerre colonialiste du Maroc (1925), André Breton expliqua comment ses amis et lui se sentirent tenus de sortir de leurs recherches toutes théoriques, devant ce « *fait brutal, révoltant, totalement impossible à homologuer* ».

Face à ce public mondain de 1945, forcé de garder quelque tenue protocolaire en présence de personnalités dont les options politiques étaient notoires, soucieux aussi de ne pas compromettre son propre pays qui l'avait envoyé chez nous en mission culturelle officielle, le conférencier, voilant habilement sa pensée à l'aide d'un terme qui loin de la dénaturer, ne lui en donnait, aux yeux de ceux qui savent lire entre les lignes, que plus d'énergie, poursuivit ainsi :

---

(1) Toutes les citations sont extraites du numéro 1 de « Conjonction » (janvier 1946). Les mots soulignés le sont dans le texte. Nous avons cru nécessaire, parfois, d'ajouter quelques signes de ponctuation pour faciliter la lecture mentale d'un exposé qui a été lu et dont n'a été reproduite que la version sténographique.

« C'est alors, en 1925, que nous rencontrons le MATERIALISME DIALECTIQUE comme seule force d'opposition puissamment organisée, comme seul barrage aux égoïsmes nationaux, comme seule promesse de concorde et d'harmonie universelles. Nous éprouvons le besoin impérieux de franchir le fossé qui nous en sépare en raison de nos origines non-ouvrières ».

Cela c'était l'évocation d'une époque, somme toute, ancienne. Venant à parler du présent, et soucieux de ne pas perdre le contact avec les jeunes de l'après-guerre, André Breton, rapportant des propos, récents alors, de Maurice Blanchot, put, cette fois, affirmer avec plus de netteté : Parce que la révolution mondiale seule sauvera l'homme, *« les surréalistes se sont tournés vers le marxisme (...) Par la faute de l'Etat capitaliste, l'homme n'est pas seulement opprimé et limité, mais il se voit autrement qu'il n'est ».*

Un tel langage, en un tel moment, contenait, par la force des choses, des vertus électrisantes. Si comme des journaux de Paris l'affirmèrent par la suite, André Breton ne fut pas l'initiateur du soulèvement populaire de 1946, il contribua, sans aucun doute, à créer parmi les jeunes de mon âge un climat, une confiance en nous-mêmes et en l'avenir, qui attisèrent l'audace des plus conscients d'entre nous.

Après les nombreux rappels par lesquels il salua la fin de la conférence, le public attendit, comme c'était alors l'usage, que l'orateur gagnât la salle pour serrer la main du Président Lescot. Il ne vint pas. On sut plus tard que le fougueux doctrinaire, averti dans les coulisses de ce qu'on attendait de lui, avait refusé tout net de se plier à cette étiquette incongrue. Elie Lescot lui en garda quelque rancune. En pleine crise politique, cherchant à empêcher une chute que tout rendait inéluctable, il devait dire, rageur, quelques jours plus tard, au directeur d'un quotidien du soir : « Quant à ce monsieur Breton, il ne parlera plus ! »

Le vendredi 18 janvier 1946, dans une salle que la jeunesse avait remplie jusque dans les allées, Breton parlait pour la seconde fois. Elie Lescot, entre temps, avait pris le chemin de l'exil, et nous croyions tous voir alors poindre une nouvelle aurore.

Bifurcation

Je devais revoir André Breton à Paris.
Le hasard me conduisit en 1947, à l'amphithéâtre Descartes, en Sorbonne, pour entendre Tristan Tzara parler du surréalisme.

A ma surprise, je vis au premier rang André Breton entouré de quelques jeunes disciples. Le conférencier prit place, et comme il commençait une phrase reconnaissant à Breton ses mérites de jadis, ce dernier se leva et, tonitruant, coupa l'orateur d'un vibrant : « On s'en f..., cher Monsieur ! »

Le surréalisme en Sorbonne, c'était aux yeux du Maître, comme la publication d'un acte de décès. Or pour lui une telle doctrine ne pouvait pas mourir.

L'altercation Tzara-Breton dura quelques minutes ; des jeunes gens en vinrent aux mains ; de l'assistance fusèrent lazzis et huées. Quand la confusion fut à son comble, André Breton leva le siège. L'atmosphère des années 1920 était retrouvée. Pour une nuit seulement hélas.

L'existentialisme et le marxisme se partageaient alors l'opinion des jeunes. La littérature se voulait engagée. Le trotskysme et ses appels à la révolution mondiale, auxquels applaudissait André Breton, avaient perdu de leur audience. Lorsque le « citoyen du monde », Gary Davis, en 1949, fit du tapage autour de son nom, André Breton, ne comprenant pas de qui le jeune homme était l'instrument, patronna son action, et, avec quelques autres, manifesta à ses côtés sur les boulevards. La déconvenue du poète fut grande d'apprendre quelques mois plus tard que l'anarchiste apôtre de la paix s'était enrôlé comme pilote dans l'aviation américaine en Corée.

Je commençai à perdre de vue le vieux lion, de qui ma pensée et mon cœur s'étaient progressivement détachés.

Déjà son inoubliable conférence du 22 décembre 1945 portait en germe ce qui devait nous désunir.

D'abord l'exaltation unilatérale des vertus de l'inconscient, tout spécialement de ce qu'on pourrait appeler l'inconscient collectif. Aujourd'hui le pédagogue, en moi, qui lutte contre la façon chantonnante dont les enfants de chez nous apprennent par cœur des leçons qu'ils ne cherchent pas à comprendre, relit, en rêvant, ces propos pénétrés :

« Dans l'activité de veille la plus préméditée, la plus fiévreuse, la plus accaparante, le rêve chemine simplement SOUS ROCHE. C'est ainsi qu'en Haïti, où certaines contraintes ne jouent pas, on peut découvrir, sur un banc de parc, des écoliers qui étudient une leçon dans un livre, tout en chantant, sans y prendre garde, un air qui charrie leurs croyances ancestrales et couve le goût, qu'ils ont hérité avec elles, de la liberté ».

Un autre point de divergence entre Breton et la plupart d'entre nous concerne l'opposition (que reprendront plus tard Senghor et Sartre) entre la raison blanche et l'émotion nègre, et la prétendue supériorité de cette dernière sur l'autre.

Le doctrinaire émerveillé de l'affectivité conduite jusqu'au délire, élevée à la dignité d'instrument de connaissance, disait, en effet, dans sa conférence :

> « *Il suffit du moindre coup d'œil rétrospectif pour s'assurer que le progrès mécanique (que l'homme y contribue par son travail ou qu'il se borne à en jouir) tend à l'isoler dans un monde abstrait où se déprécie de jour en jour le sens de son effort ou de son plaisir, quand il ne le précipite pas, par surcroît, dans la désillusion la plus cruelle (...) Le passant toujours pressé des grandes villes américaines ou européennes est, à cet égard, une dupe perpétuelle. Il ne sait plus d'où il vient, moins encore OU IL VA. Il aurait tout à rapprendre du paysan* ».

En plus de ces exagérations manifestes, il y a quelque chose de difficilement réalisable dans la dissociation de la personnalité exigée du poète par Breton, lorsqu'il lui demande de couper radicalement son activité lyrique (qu'il appelle sa spécialité) de son activité sociale, politique (que la dureté des temps présents lui impose).

Constatant qu'une telle dissociation est possible chez le savant qui bannit toute préoccupation sociale de ses recherches de laboratoire, et qui exclut la physique et la chimie de son travail proprement politique, André Breton affirme :

> « *J'ai dit et je maintiens que les poètes et les artistes se doivent de ne pas laisser se rompre le fil de leurs recherches spécifiques. Quittes à faire à l'activité sociale la part importante de leur vie, j'estime que de toute nécessité ils doivent rester à leur poste, au même titre que les chimistes et les différentes autres espèces de techniciens* ».

Pour fermer au poète le chemin de l'engagement, on le situe donc dans la catégorie des chercheurs, des techniciens, et par là on renie ce qui constitue son essence : le lyrisme.

Dernier hommage

Tout ce que nous devons au surréalisme dans la poésie comme dans la vie courante, mille l'ont dit, et il serait oiseux de le répéter ici. J'ai voulu simplement, à l'occasion de la mort

du poète à la fin de septembre 1966. apporter le témoignage d'un Haïtien sur André Breton, et signaler l'influence qu'il a pu avoir sur quelques esprits de ma génération.

A vingt ans d'intervalle, je continue d'admirer, chez l'homme et chez l'écrivain, le mariage de deux facultés qui firent de lui un prodigieux créateur et un chef d'école tel que Ronsard ou Hugo le furent : le lyrisme sans frein, et une raison (oui !) sans cesse vigilante. D'où l'exemplaire équilibre de cette vie et de cet art, équilibre qui éclate dans la phrase que l'on va lire, extraordinairement musicale, et dense, et poignante, écrite à la gloire de la paysanne de chez nous.

> « *Comme on regarde une statuette égyptienne marchant à travers les siècles de son pas égal et inégalable, j'observe aussi l'allure, qui prend si aisément un aspect allégorique pour toute votre île, de la femme haut chargée qui se rend au marché ou en revient par les chemins difficiles et longs, avec cette aisance souveraine et ce port de tête que la beauté classique lui envie, et qui, de ma fenêtre, volatilisant au-dessus d'elle le fardeau, fait, à chaque geste, apparaître, en merveilleuse dérive, le centre de gravité* »...

C'est sur cet hommage à notre peuple, par un homme qui avait des yeux pour voir et un cœur pour aimer, que nous avons voulu terminer

Viard, 6 novembre 1966
Roger Gaillard

LE DOCTEUR JEAN PRICE-MARS PREMIER LAUREAT DU PRIX DES CARAIBES

Nous avions, en son temps, annoncé à nos lecteurs que le Dr Jean Price-Mars avait obtenu le PRIX DES CARAIBES.

Si nous sommes en mesure, aujourd'hui, de rapporter par le détail la remise de ce prix, c'est grâce à la courtoisie de M. Robert Cornevin, Africaniste de renom, directeur de la revue AFRIQUE CONTEMPORAINE, chef du Centre d'étude et de documentation sur l'Afrique et l'Outre-mer (31 Quai Voltaire, Paris, 7e).

C'est, surtout, grâce à la très grande gentillesse du Dr. Price-Mars qui a bien voulu corriger son affectueuse improvisation le jour anniversaire de ses 90 ans.

Réuni le 18 Novembre 1965 au cercle France-Amérique le jury du prix des Caraïbes comprenait notamment Madame Eboué, veuve de l'un des plus grands gouverneurs généraux que la France ait jamais connu, Robert Elie, attaché culturel à la délégation générale du Québec et l'un des meilleurs écrivains canadiens contemporains, le Professeur Auguste Viatte, spécialiste, ô combien éminent de la littérature francophone d'Amérique, Président du Comité France-Haïti, Henri Quéffelec, le prestigieux écrivain de la mer, Georges Vally, Vice- Président de l'A.E.E.F.FM.O.M.[1], Raphaël Tardon, ancien chef du Service de l'Information de la Guadeloupe, ainsi que le signataire de ces lignes. Le Professeur Lasserre, de l'Université de Bordeaux, en mission au Brésil, s'était fait excuser.

Parmi les candidatures, on relevait les noms de Maurice Lubin, auteur de *L'Afrique dans la poésie haïtienne*, Gérard Laurent *(Le commissaire Sonthonax à Saint-Domingue)*, Louis Edner *(La porte s'ouvre)*, Etienne Franck (*Ma marche, Au fil du temps, Mon côté gauche, Vigie de verre)*, Alix Resse proposait sa *Guyane : terre de l'espace ;* Auguste Joyau. Clément Richer et Jean-Price-Mars étaient candidats pour l'ensemble de leur œuvre.

Les délibérations du jury sont secrètes, mais il est cependant permis de dire que, après que chaque rapporteur ait dit les mé-

rites des divers auteurs, l'unanimité se fit presque immédiatement sur la personnalité du Dr. Jean Price-Mars couronné pour l'ensemble de son œuvre.

Si la proclamation du lauréat avait lieu sur le champ au cercle France-Amérique, il était entendu que la remise solennelle du prix serait faite lors du passage à Paris du Dr. Price-Mars.

Quelques mois plus tard, le 28 Avril 1966, c'étaient les salons de la maison de l'Amérique Latine, Boulevard Saint-Germain, qui accueillaient de nombreux écrivains d'expression française particulièrement d'Afrique et du monde Caraïbe.

Après que le professeur Auguste Viatte ait brossé en une vingtaine de minutes, sans notes, un magistral tableau de la littérature haïtienne, le président Henri Quéffelec dégagea le sens profond et la valeur internationale du prix des Caraïbes.

Le représentant du ministre effectua alors la remise du prix, et le Dr. Price-Mars maîtrisant son émotion improvisa une extraordinaire réponse :

« Merci de m'avoir procuré l'occasion d'être à Paris à l'heure actuelle et d'être l'objet d'une manifestation qui dépasse certainement ma propre personnalité. Ce que j'ai essayé de faire au cours de ma vie, ce à quoi j'ai consacré plus d'un demi-siècle de travail, plus d'un demi-siècle de labeur, c'est d'abord de glorifier ce que j'appelle les droits de l'homme. Car, lorsqu'après 14 années de lutte, Haïti a voulu acquérir son indépendance, ce n'est pas contre la France, la France immortelle, la France qui est en même temps la beauté et la lumière du monde, ce n'est pas contre la France que mes aieux ont surgi, mais c'est contre cette légion napoléonienne qui était venue rétablir l'esclavage chez nous. Nous voulions à ce moment là, contester le droit d'asservir l'homme. Nous avons conservé pour la France un amour filial, car nous sommes ce que l'on a dit d'une façon très exacte, nous Haïtiens. nous sommes les fils ainés de la Révolution Française, mais nous n'avons pas voulu non plus oublier l'Afrique ancestrale, et alors, placés comme nous sommes à l'intersection de

---

(1) L'A.E.E.F.M.O.M. (Association des écrivains d'expression française de la mer et de l'Outre-Mer) est la seule association internationale d'écrivains de langue française qui vise à promouvoir la littérature et à soutenir les écrivains francophones de Montréal à Pnom Penh, de Tananarive à Port-au-Prince, de Lubumbashi à Tunis, de l'île Maurice à Dakar, de Bruxelles à Beyrouth, et de Paris à Saïgon.

L'association distribue trois prix annuels (Afrique Noire, France-Québec, Franco-belge) et trois bisannuels (Caraïbes les années impaires, Mascareignes et Madagascar les années paires). Le siège de l'Association qui a dû récemment déménager est provisoirement 61, rue Meslay, Paris 9ème.

deux blocs, le bloc anglo-saxon, le bloc hispano-américain, nous avons voulu, tout de même, représenter quelque chose d'original, j'entends dire que nous avons assumé le fardeau colossal de ce que Michelet a appelé, au commencement du XIXè siècle, la *France noire*. C'est ainsi que nous avons conservé l'héritage de la culture française, nous l'avons défendu, nous l'avons honoré dans les manifestations internationales et ce que j'ai essayé de faire c'est toujours de rendre évident, de rendre vivant notre attachement à la culture française. Si j'ai réussi à réaliser quelque chose, le témoignage que je reçois aujourd'hui de la part de l'Association internationale des écrivains de la mer et de l'outre-mer m'en récompense pleinement.

Ce culte, cet amour de la culture française je voudrais l'illustrer en vous racontant que, nous autres Haïtiens, nous sommes tellement attachés à la culture française qu'il est arrivé que deux hauts magistrats de notre Cour de cassation, il y a quelque temps, ont voulu se battre sur terrain d'honneur. Croyez-vous qu'il fut question de quelque chose d'important ? Mais non, il s'agissait de la rédaction d'un arrêt à propos d'un accord de participe.

Ce fait illustre suffisamment notre attachement à la culture française, et c'est pourquoi je suis profondément reconnaissant que mon œuvre ait été couronnée à la fin d'une carrière, au soir de ma vie, par l'obtention du prix des Caraïbes.

Je finis par le mot que j'ai prononcé tout au début de mon intervention, à savoir que je vous remercie du plus profond de mon cœur et que je vous assure de ma gratitude.»

Ajoutons que, pour marquer le caractère international francophone de la cérémonie, ce fut Melle Mars, la petite-fille du lauréat, qui procéda au tirage au sort des trois ambassadeurs africains qui figurent au jury 1966 du prix de l'Afrique noire. Ainsi étaient symboliquement marqués les liens qui unissent le monde Caraïbe à l'Afrique ancestrale.

Robert CORNEVIN
Président de la Commission des
relations internationales de l'A.E.E.F.M.O.M.

Avertissement

Dans notre « Dictionnaire de Bibliographie haïtienne, nous avions plus ou moins exprimé des doutes au sujet de la « première Edition» des œuvres de Coriolan Ardouin (1837). Nous avions eu tort. On reproduit ici une plaquette signée E. Nau (plutôt Emile, plus littéraire que le frère Eugène, homme de sciences). Dans cette plaquette, parue 18 ans après la mort du poète (1835), c'est à dire en 1853 ou 1854, on lit au paragraphe 2 « Des autres (cahiers) qui contiennent ses essais les plus sérieux, un seul est en ma possession. C'est de cet écrin que j'avais tiré les petites pièces précicuses, «Alaida», le «Départ», «Mon âge», pour les donner au public peu de temps après le décès du poète. Délicates fleurs déposées sur sa tombe depuis près de dix-huit ans et qui ne se sont pas fanées».

Des poèmes de Coriolan avaient donc paru peu de temps avant sa mort. *S'agit-il des vers publiés dans la « Revue des Colonies », de Paris ? ou alors une plaquette avait vu le jour ? Dans ce dernier cas, il faudrait donner raison à Louis Morpeau et surtout à notre illustre devancier Ulrich Duvivier père.*

Voici donc cette plaquette, intitulée « Littérature », dont nous ne connaissons qu'un exemplaire.

Max Bissainthe

LITTERATURE

Je viens rouvrir une tombe fermée depuis longtemps. En 1835, un de nos poètes qui était à ses premiers essais, mourut à la fleur de l'âge. — J'étais de ses amis les plus intimes ; nous avions étudié et vécu ensemble, depuis notre enfance. Dans nos confidences littéraires mutuelles, l'échange était fort inégal ; je lui apportais le produit de mes pénibles efforts, de la prose brute, et lui me donnait en retour des perles de poésies. Heureux les poètes car je pense ainsi de quiconque a reçu la moindre parcelle du don céleste de la poésie. Mais cette parcelle si minime qu'elle puisse être, il faut qu'elle soit de bon aloi.

Coriolan ARDOUIN possédait le feu sacré. Mais avec sa vie interrompue trop tôt, se sont éteintes de brillantes promesses et de chères espérances. Que n'eût-il vécu quelques années de plus pour la joie et l'orgueil de notre amitié et pour l'honneur de son pays ! Il ne songeait pas encore à la publicité quand il disparut. Il laissa plusieurs cahiers de vers qu'il avait faits

comme études. Il brûla le premier où se trouvaient les compositions de son plus jeune âge. C'était le bégaiement de la muse. Des autres qui contiennent ses essais les plus sérieux, un seul est en ma possession. C'est de cet écrin que j'avais tiré les petites pièces précieuses. *Alaïda, Le Départ, Mon Age,* pour les donner au public peu de temps après le décès du poète. Délicates fleurs déposées sur sa tombe depuis près de dix-huit ans et qui ne se sont pas fanées !

On me permettra de reproduire cette gracieuse petite peinture de l'enfant qui dort sur sa natte de jonc.

Sur sa natte de jonc qu'aucun souci ne ronge
Ses petits bras croisés sur un cœur de cinq ans,
Alaïda sommeille heureuse et pas un songe
Qui tourmente ses jeunes sens !

Ce cœur sans souvenirs, cette âme que ne ride
Nulle pensée humaine, et ce tendre souris
Que l'ange eût envié, cet air pur et candide,
Ces douces, ces paisibles nuits,

Sont aux enfants ! L'enfance est l'onde bleue et claire
Qui dort au pied d'un roc dans son bassin d'argent.
Que font à l'humble flot les vents et le tonnerre,
Et les soupirs de l'Océan ?

C'est d'une éternelle fraîcheur. Mais remarquez-le bien, une teinte de tristesse se mêle à ce sourire si pur. La tristesse ! Voilà le mal incurable de l'âme du poète. Il n'est en rien semblable à ce tourment des grands maîtres de la pensée, Chateaubriand ou Byron, qui ne leur fait voir que déceptions dans ce monde et les porte à s'en prendre à tout ce qui les entoure de ce qui les agite ou les oppresse. Il s'agit de moins ici. C'est un humble jeune homme qui se sent individuellement malheureux, qui croit que lui seul souffre .De douloureux pressentiments l'assiègent, et il n'a pas espoir de vivre. Alors, il est triste et il désespère. Mais si, au contraire, il eût entrevu quelque chance de durer un peu sur cette terre, il eût aimé la vie et en eût chanté les joies, au lieu de répandre son cœur presque à tout venant en plainte amère et en poésie de deuil.

Quelle profonde amertume en effet qui corrompt pour lui les plus belles choses et transforme tout miel en absinthe. Il ouvre le cantique des cantiques, et quand il arrive à se réciter les versets les plus voluptueux de cette hymme orientale et sacrée : «Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle. Tu m'as ravi « le cœur. Tes lèvres distillent le miel. Tu es un jardin fermé, « une source close, une fontaine cachetée. Lève-toi, brise, viens

« Que mon bien-aimé vienne dans son jardin et mange de ses « fruits délicieux, etc.» Il songe à une amie qui lui avait ravi le le cœur et qui est morte. Sa tombe s'élève sur une plage isolée. Des orangers l'ombragent et la mer, tout près y gronde jour et nuit. Il choisit pour épigraphe des vers que je vais transcrire, ces premiers mots du dernier verset : Lève-toi brise ! et cette brise de fête et d'amour devient bientôt un vent qui pleure en soufflant sur la tombe d'Emma.

Emma lorsque tous deux assis dans une yole
Nous voguions sur les mers, mon front sur ton épaule
Et, le tien sur mon cœur, Oh ! c'étaient de beaux jours !
Tu me disais, voyant courir les blanches lames
Tandis que s'élevaient et retombaient les rames :
Ecoutons soupirer la brise des amours !
Depuis nous avons vu s'écouler bien des choses !
Le soir a détaché du rosier bien des roses !
Et cette brise Emma, si douce sur les flots,
Je l'entends aujourd'hui pleurante et solitaire.
Ah ! si l'on peut encore entendre sous la terre
Ecoute soupirer la brise des tombeaux !

Quelquefois, dans une pièce, comme dans celle qu'il adresse à son âme, un seul vers, court, rapide ainsi qu'une lueur dans la nuit obscure, exprime une velléité de s'encourager à vivre. Comparant son âme à un saule pleureur, il lui dit : redresse tes rameaux ; mais pas plus que le saule, son âme ne se redresse.

Toujours des pleurs, mon âme et jamais un sourire !
Et pourquoi ne peux-tu que gémir sur la lyre
Et chanter des douleurs ?
En ce monde il n'est rien qui t'enivre ou t'enflamme !
Ni l'étoile du ciel, ni l'amour de la femme,
La brise, ni les fleurs
Saule pleureur penché sur les ondes du fleuve,
Comme on voit sur le marbre une plaintive veuve,
Redresse tes rameaux !
Regarde cheminer le fleuve de la vie ;
Au lieu de s'y traîner que ta branche fleurie
Se mire dans les flots !
Après tout c'est la mort, la mort que rien n'étonne
Ozama, Meschasbé, Sénégale, Amazone
Meurent dans l'Océan !
Ils ont beau sillonner la surface du monde,
Ils rencontrent toujours la mer sourde et profonde
Comme nous le néant !

Voilà comment dans la pensée de notre poète, au moindre effort pour surmonter son désenchantement de l'existence, succédait, soudainement et sans aucune transition, l'obsession de ses noirs pressentiments. Mais, cependant, dans le cours de ses dernières années, il lui est arrivé d'avoir comparativement une période assez longue de calme et de tranquillité de cœur. Il croyait même, à certains moments, avoir atteint le bonheur. Il aima de nouveau. Aimer pour les créatures privilégiées, c'est vivre. Ne sont-ce pas, en effet, les poètes qui ont décrit ainsi l'amour : c'est la vie ! Il avait fait vœu de recevoir de la main de Dieu celle qui devait être son épouse. Ainsi disait le serviteur d'Abraham : « Fais donc Seigneur que la jeune fille à laquelle je dirai : baisse, je te prie, la cruche afin que je boive, et qui me répondra : bois, et même je donnerai à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac, et, avant qu'il eût achevé de parler, voici Rébecca.» Coriolan fit sa *rencontre heureuse* dans un bal. Sa prédestinée s'appelait Amélia Sterling. Ils se devinèrent en se voyant ; leur passion mutuelle et soudaine éclata dans leur premiers regards ; ils comprirent qu'ils s'aimaient déjà avant de se le dire.

Il en était heureux jusqu'à l'exaltation. Elle était belle, douce, angélique. Ainsi nous la dépeignait-il, avant que nous l'eussions vue, et il disait vrai. Elle était telle qu'il l'avait rêvée avant de la connaître, brune, à la taille élancée, aux grands yeux noirs, aux lèvres violettes, à la chevelure noire et abondante, à la voix tendre et caressante. Nous nous en réjouissions pour lui, parce que ses inquiétudes mortelles s'étaient tout à coup apaisées et qu'il était devenu gai et content. Il se faisait fête d'épouser au plus vite cette fiancée de son cœur ; car au plus fort de sa joie et de sa sécurité, il concevait de subites alarmes sur de vagues craintes de malheur qui lui avaient traversé l'imagination. Du jour qu'ils s'étaient aimés, ils étaient devenus inséparables. Une circonstance vint bientôt mettre à l'épreuve cette union de tous les instants. La jeune fille était appelée à St-Marc, près de ses parents. La distance qui allait les séparer n'était que de quelques lieues et l'absence devait être de courte durée. Mais c'était la première absence. A l'heure du départ, Coriolan la conduisit jusqu'au rivage et la vit s'embarquer les larmes aux yeux et après lui avoir fait les plus touchants adieux :

Le vent frais de la nuit fait palpiter les voiles ;
le marin sur les mers t'appelle, Amélia !
Vois comme ton esquif est couronné d'étoiles.
Dieu te ramènera.
O vague ! ne soyez qu'une mourante lame

A la nef qu'embellit la brune qui s'en va ;
La nef l'emporte en vain ; âme, sœur de mon âme.
Dieu te ramènera.
Hélas adieu ! St. Marc, étonné de ses charmes,
La prendra pour un ange et se prosternera !
Moi je reste et je pleure. Oh ! pourquoi tant de larmes ?
Dieu te ramènera.

Amélia revint. Mais depuis son retour un mal sourd la minait. Elle dépérissait ; les violettes de ses lèvres et de ses joues se décoloraient ; ses beaux grands yeux noirs s'éteignaient. Tous ses traits respirant une morne langueur. Cependant, les apprêts du mariage commencés se poursuivaient. La maladie faisait des progrès rapides et les noces étaient prochaines. J'ai assisté à cette triste fête de famille où la fiancée se traina péniblement au pied de la table qui servait d'autel. Elle semblait plutôt parée pour des obsèques que pour des noces ; et quand le prêtre eût fini de bénir leur union, elle était pâle et brisée. Puis elle mourut peu de jours après.

La mesure était comblée, le coup trop foudroyant pour qu'il se relevât, le pauvre jeune homme. Quel malheur et quel désespoir ! Aussi n'y survécut-il pas longtemps. Les derniers vers qu'il écrivit avant de s'éteindre sont déchirants. Ce sont les plus tristes adieux que l'on puisse adresser à un monde où l'on a souffert de toutes les peines du cœur. Répétons-les et terminons ainsi ce souvenir de funérailles.

Pauvre jeune homme âgé de vingt ans à peine,
Je suis déjà trop vieux. Oui, l'existence humaine
Est bien nue à mes yeux.
Pas une îles de fleurs dans cette mer immense !
Pas une étoile d'or qui la nuit se balance,
Au dôme de mes cieux.
Le démon tend mes nuits d'un voile de ténèbres.
Si je rêve, en rêvant j'entends des glas funèbres
Ou les soupirs d'un mort ;
Un ange ne vient point me bercer et me dire
Ces paroles du ciel qui me feraient sourire
Comme l'enfant qui dort.
Non de tout cela rien ! Vivre ou mourir, qu'importe ?
Vivre jusqu'au jour où la tombe l'emporte.
Jusqu'à ce que le cœur
Plonge sans remonter et se noie et s'abîme.
Alors c'est le repos éternel et sublime,
Alors c'est le bonheur.

II

Coriolan n'était pas né triste, il le devint par les malheurs qui, à tant de reprises, le frappèrent dans ses affections les plus chères et par le pressentiment d'une fin prématurée et inévitable. Il n'avait pas de propension naturelle à la tristesse ; il n'en avait pas apporté le germe en naissant, comme je viens de le dire, il le contracta dans le cours de la vie. La tristesse n'était donc pas le fond et l'essence de son âme, le ton de ses idées, la gamme de ses pensés, la source native de ses inspirations ; et toute cette partie lamentable et mélancolique de sa poésie que j'ai citée précédemment, ce sont des accents et des cris de douleur que l'adversité lui a accidentellement arrachés. L'élégie n'était pas le genre conforme à sa nature et à son goût, c'étaient l'ode et le poème, c'est--à-dire le chant d'enthousiasme, le récit et l'action en vers. Ses compositions sont pour la plupart des poèmes. Mais ses essais sont malheureusement inachevés ; ce sont des canevas qu'il avait mis sur le métier et qu'il aurait perfectionnés avec le temps. En ne les considérant que comme préludes, ils révèlent assurément un talent de production que le jeune auteur eût porté loin par le progrès de l'âge et des études.

L'ode et le poème, en effet, et surtout ce dernier, exigent un cadre et un plan ; et, pour remplir et ordonner l'autre ,que l'imagination se mette en frais d'invention et de création. Il faut en outre que le travail et l'étude disciplinent, en les éprouvant, les perfectionnant et les ajustant dans leur ordre de détail et d'ensemble, tous les éléments de la composition. L'art, alors, est la cheville ouvrière, et les facultés du poète qui sont à l'œuvre, se développent, se fortifient, et s'élèvent par l'existence et l'application. Le temps manqua à notre poète pour toutes ces conditions. Il est des intelligences qui semblent dispensées de se former ainsi, des intelligences précoces qui, on le dirait, n'apprennent pas l'art et le possédent comme un don de nature. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant ; elles apprennent vite, et si elles ont le bonheur d'entrer du premier coup en maître dans la carrière, sans stage et sans la lente initiation du travail et de l'épreuve, il n'est pas rare, en revanche, qu'elles s'épuisent plus tôt que les autres. Il en est, au contraire, qui se forment lentement par le temps et la culture et qui, pour donner de bons fruits, produisent tard, à l'heure de la vigueur et de la maturité. Et celles-ci ne sont pas toujours les plus mal douées. L'esprit humain est ainsi fait.

En classant notre poète parmi ces dernières, je reviens et j'insiste sur les regrets d'une carrière si tôt interrompue. Si

INSTITUT FRANÇAIS
MEDIATHEQUE
D'HAITI

dans les sociétés où les lettres fleurissent et le talent surabonde, c'est toujours un malheur vivement déploré qu'un esprit d'élite qui s'éteint avant l'heure, combien c'en est un plus grand pour la nôtre qui a tant besoin d'être honoré par les lettres. En outre, et c'est surtout ce que je veux exprimer, Coriolan, dont les débuts accusent encore l'étude à ses premiers tâtonnements, l'imitation trop docile des modèles, se fût enhardi plus tard à être lui-même et eût acquis une originalité suffisante pour devenir non seulement un poète éminent, mais, avant tout, notre poète national. Et c'est par le poème et l'ode qu'il y aurait réusi.

Je vais en faire juger par des extraits, en suppléant par l'analyse aux parties défectueuses de ces poésies. L'auteur plus sévère que je ne suis disposé à l'être et que ne le seront, je l'espère, les lecteurs, avait croisé à grands traits toutes ces pages que j'exhume aujourd'hui, n'épargnant dans cette exécution à la plume que les quelques pièces de poésie intime qui sont déjà connues du publics. Respectait-il les sentiments qui les lui avaient inspirées et les circonstances de sa vie qu'elles consacraient ? Et se croyait-il dispensé de cette indulgence pour ses autres vers, nés de ses loisirs studieux ou de sa fantaisie ? Non, je crois véritablement qu'il jugeait mieux des premiers parce qu'en effet elles sont plus irréprochables. Cette sorte de poésie, c'est l'occasion qui la produit ; elle est spontanée. L'impression arrive au poète, sans qu'il la recherche, et il suffit qu'elle frappe juste et qu'elle ébranle la fibre sensible du cœur pour que le chant triste ou gai monte sur les lèvres. C'est bien différent quand on se propose un sujet, qu'on se trace un cadre à remplir et que la méditation doive solliciter l'imagination. Il ne s'agit plus, alors, de s'abandonner à l'essor de son inspiration, il y a l'esthétique et la règle à satisfaire. Les poèmes de Coriolan ont donc pu, à ce compte, lui paraître, même dans leurs meilleurs endroits, inférieurs à sa poésie intime et mériter sa condamnation dans un moment d'extrême sévérité contre lui-même. De quelque manière, toutefois, qu'ils soient jugés, ils feront connaître le talent de l'auteur sous une autre de ses faces.

Revenons à nos extraits et commençons par la première composition du recueil. Le sujet de ce poème est une circonstance de la Traite ; le plan en est simple et bien tracé. On sait comment les tribus africaines qui sont en guerre disposent de leurs prisonniers faits soit dans les combats ou dans leurs incursions mutuelles sur les territoires en hostilité : elles les vendent pour des objets de peu de valeur aux Européens entrepreneurs de l'odieux trafic. Les Bochismens ou Bojesmans qui sont une des diverses peuplades du Hottentot, passent avec raison pour les

Africains les plus sauvages et les plus cruels, et pour les plus âpres au gain dans ce commerce de chair humaine avec les Européens. Ils étaient la terreur d'une tribu voisine, les Betjounes ou Betjounas, et ils envahissaient habituellement les village de ces derniers pour se pourvoir de prisonniers à vendre. La scène se passe parmi les Betjouanes. Le Poème s'ouvre par les complaintes d'une fille de cette tribu dont le fiancé a disparu, sans qu'il ait été tué ou pris dans aucun combat. Il est tombé, sans doute, dans quelque piège secret de l'ennemi, et enlevé et livré aux négriers ; ou bien il est encore dans les liens de ses ravisseurs sur la terre d'Afrique. En tout cas, sa fiancée le croit encore en vie, mais elle se persuade bien qu'elle ne le reverra plus. Elle est désespérée et inconsolable. Morte à tous ses plaisirs de prédilection, son cœur ne bat plus aux sons aimés du tambour ;

Le tambour vainement m'appelle

dit-elle,

Désormais errante et plaintive
J'irai m'exiler au désert !
Le malheur m'a touchée, et, pauvre sensitive,
Je ferme mes feuilles à l'air.

Elle va errer sur les rives du fleuve de son pays, où souvent elle avait promené ses amours, et conjure les flots de lui dire ce qu'est devenu son bien-aimé :

Apprends-moi, mon fleuve limpide,
Apprends-moi, mon bleu Koûranna
Sous quels cieux ton onde rapide
A vu l'amant de Minora !

Ses compagnes, alarmées d'un tel désespoir, entourent Minora, ne la quittant plus d'un pas et entreprennent de la distraire par toute sorte de moyens ingénieux. Elles vont ensemble dans la forêt ou sur les bords du Koûranna. Quand elles s'éloignaient ainsi du village, elles ne s'attardaient jamais, dans la crainte des Boschismens ravisseurs. Un soir, elles s'oublièrent des heures entières sur les rives du fleuve. Après y avoir longtemps fôlatré, au lieu de reprendre le chemin du village, elles eurent l'imprudence de s'arrêter encore pour se baigner, se souvenant que Minora aimait tant autrefois à se baigner avec elles dans le Koùranna.

Baignons-nous ! Baignons-nous ! dit l'une,
Et toutes ont dit : Baignons-nous !
Les feux paisibles de la lune,
En se mêlant aux flots, rendent les flots plus doux.

Et c'est Minota la dernière
Qui laisse de ses reins tomber le beau Santal
Comme l'astre des nuits, reine brillante et fière
Attend que chaque étoile ait montré sa lumière
Pour faire luire au ciel son globe de cristal.
Le Koûranna gémit d'ivresse
En entendant glisser sur ses ondes d'argent,
Ces vierges que dans sa vieillesse
Elle ose encore aimer comme aime un jeune amant
Le nénuphar et les mimoses,
Etendant des deux bords leurs guirlandes de fleurs
Se confondent avec ces roses.

.....

Mais tandis que nageant ainsi qu'une Syrène,
La Betjouane fend les flots
S'y plonge et laisse à peine
Balancer son corps sur les eaux,
Un bruit lointain s'élève !
Il s'éteint. Est-ce un rêve ?
Le bruit s'élève encore et de nouveau se perd !
La Betjouane timide
Abandonne toute humide
Le fleuve qui s'en va plus limpide et plus clair
Voici venir les Boschismens

Fuyez, filles timides,
Fuyez de toutes parts !
Des Boschismens avides
S'élancent. Leurs regards
Sont des regards d'hyène ;
Ils viennent, vagabonds,
Par les chemins de monts ! ....
Tout en eux est farouche.
De misérables peaux
Les couvrent.....
...Ils bondissent de joie,
Quand par hasard leurs yeux
Tombent sur quelque proie

.....

D'une ivresse infernale
Tout leur être est saisi,

Lorsque du sang qui coule
Colorant leurs cheveux,
Ces barbares en foule
Mêlent des cris affreux
Aux cris d'une victime,
Singeant ses mouvements,
Et conviant au crime
Tous leurs petits enfants.

Elles sont faites captives et conduites devant la horde. Elles sont bientôt vendues aux Européens.

On les embarque pêle-mêle
Le négrier, immense oiseau,
leur ouvre une serre cruelle
Et les ravit à leur berceau.
Minora quel exil pour ton cœur et ton âge

.....

C'en est fait ! le navire
Sillonne au loin les mers.
Sa quille entend l'eau bruire,
Ses matelots sont fiers.

Voyez sa voile blanche
Qui dans les airs s'étend,
Et son grand mât qui penche
Sous les efforts du vent !
Au navire qu'importe
La rive qui l'attend ?
Insensible il emporte
Et l'esclave et le blanc.

Avec les suppressions que j'y ai faites, c'est là le tout, un peu contenu et dénué de développements. Peut-être trouverait-on à redire à ce dénouement qui ne répond pas aux prémisses du poème. Il y faudrait, en effet, une fin moins vague, un événement précis et dramatique, en un mot, une conclusion. Dans un poème écrit après celui-ci, l'auteur a soin de ne pas commettre les mêmes fautes. Je me bornerai sur les citations qui précèdent à ces seules remarques ; car je ne critique pas, je compulse et avec le moins de commentaire possible.

Voici cet autre poème qui semble une suite du premier. On dirait que l'on retrouve dans l'esclavage aux Antilles, Minora sous le nom de Mila. Mila est une jeune esclave dont son maître est épris ; mais elle aime un esclave comme elle, et elle en est aimée.

C'est Ozala que j'aime.
Dieu soyez son appui
Et répandez sur lui
Votre bonté suprême !

En chantant ainsi :

Elle laisse dormir les herbes sous sa houe
Et sur elle se penche et rêve doucement,
Et regarde le vent qui joue
Avec la canne au loin, comme eût fait un amant.

Oh ! que de fois la colombe plaintive
Enivre de ses chants la vallée attentive,
Quand l'écho trop ingrat à ses accents d'amour
La trahit, la découvre aux griffes du vautour,
Mila la belle esclave, est la fleur du jardin.
Oh ! qui pour la cueillir ne tendrait pas la main.
Sa beauté, doux rayon, flamme divine et pure,
N'attend pas pour briller l'éclat de la parure.
C'est l'étoile des nuits aux feux plus scintillants
Lorsqu'un nuage obscur l'entoure de ses flancs.
Lorsque Mila chantait sa chanson ingénue,
Elbreuil n'était pas loin ; et, ravi, l'âme émue,
Le colon écoutait. La brise lui porta
Les paroles d'amour et le nom d'Ozala.

Retenant ce nom, il s'avance.
Il la voit sous un ciel brûlant
Travaillant avec patience.
D'abord son langage est d'un blanc :
C'est une pitié qui vers elle
Le conduit. Puis changeant de ton,
Il lui dit qu'elle est la plus belle
De toute l'habitation !
Elle est la fleur de la colline !
L'oiseau chantant sur le palmier !
Son âme est la blanche aubépine !
Sa voix est la voix du ramier.

Mais c'est vainement qu'il la presse
Le colon ne peut la fléchir,
Car de son cœur elle est maîtresse.
Elbreuil se sentant donc rougir,
De fuir promptement se hâte,
Frémissant qu'à l'œil de Mila
La rougeur de son front n'éclate.
Par un sentier, non loin de là,

Alors il disparaît — une noire pensée,
Maintenant qu'il est seul, de son cœur élancée,
S'imprime sur ses traits ; de mille éclairs ses yeux
Scintillent et sa bouche en un sourire affreux
Se contracte — Il en meurt de honte et de colère.
Silencieux, il marche en regardant la terre.
On dirait le démon du séjour infernal
Rêvant profondément et ne rêvant que mal.

Mila ne se dissimule pas tout le danger qu'elle court, après ce qui vient de se passer ; mais aucun pressentiment ni aucune crainte ne troubleront pour elle l'heure prochaine de ses amours. Il sera bientôt midi, Ozala va venir. A cette heure l'esclave dépose la houe et se repose ; mais ceux qui s'aiment se voient et se livrent aux entretiens du cœur. Il est midi ;

C'est la cloche argentine,
Qui sonne le repos,
Tout le troupeau rumine,
Couché près des ruisseaux.

Le soleil monte et brille
Au plus haut point des cieux ;
L'onde ardente scintille,
Eblouissant les yeux.

Le rossignol soupire !
A cette heure du jour,
C'est la vivante lyre
Du cœur et de l'amour.

Ozala est fidèle à l'heure.

Il s'avance en sifflant à travers le vallon.
Il arrive. Voilà, dit-il, ma tendre amie,
Quelques fruits et des fleurs que je t'apporte, prends.
Oh ! j'ai beaucoup souffert, mais ma peine est finie
Car je te vois et je t'entends.

Tout le temps qu'ils sont ensemble ils s'entretiennent d'amour, sans songer aux durs travaux qu'ils vont reprendre à l'instant ; bien plus, ils n'aspirent qu'à se retrouver le soir ensemble à la case. Là, ils oublieront les fatigues du jour, comme d'ordinaire, en chantant et en contant. Tu chanteras pour moi, dit Mila, et moi,

Je dirai des récits de la terre natale,
Comment on sait dompter le lion le plus fier ;
Et puis, je dépeindrai la brise si fatale
Aux habitants du grand désert.

Doux pays de l'Afrique oh que je t'aime encore !

.....

Puis elle gémit sur sa condition d'esclave ; mais Ozala compte tant sur la vertu de l'amour qu'il lui croit la puissance de triompher de tous les obstacles. Il est plein d'espoir, quant à lui, et il essaie de faire passer sa confiance dans l'âme de son amie par des paroles de tendresse et de consolation.

Il dit, et l'embrassa timide et palpitante !
La vie est le Sahara, l'amour est l'Oasis
Où l'on voit à l'abri de l'arène inconstante,
Flotter le duvet des épis !

Ils se séparent ; c'était, sans qu'ils s'en doutassent, la dernière fois qu'ils se voyaient. La vengeance du colon ne se fit pas attendre. Il vendit Ozala pour l'éloigner de Mila et la punir de lui avoir résisté. Il fit en sorte que la séparation fût soudaine, inattendue, violente. Il réussit à briser le cœur de la belle esclave. Les mauvais traitements aidant, elle devint folle en peu de temps et mourut.

La passion, le pathétique, les situations nettes et tranchées, comme l'on voit, ne font point défaut dans cette étude qui accuse sur l'autre un progrès évident. Le poète a donné à son sujet tous les développements qu'il comporte. Il n'est pas jusqu'à ce dernier par lequel il n'ait voulu clore son poème : Mila morte, il lui a fait des funérailles.

Une main sur le cœur,
Et ses yeux noir levés vers le ciel, elle est morte.
Oui morte avant le temps et morte de douleur !
Et voici qu'on l'emporte
Sans bruit, sans une fleur.
Sa famille, un vieux prêtre, accompagnent sa bière
Au prochain cimetière ;

Et dans la fosse le cercueil
Est bientôt couvert par la terre.
Puis pour elle chacun a dit une prière
Tout haut, en maudissant tout bas le nom d'Elbreuil.

Je pourrais transcrire une troisième étude où l'auteur est plus maître de son sujet, pour le dessin du plan, la disposition et l'harmonie des parties, la conduite de l'action, mais où il est moins heureux sous le rapport de l'expression, de la couleur, de l'inspiration poétique. Mais il est temps de terminer cet article bien long déjà. Je vais le faire par une dernière citation de vive

et alerte poésie. Ce sont des stances écrites, il est vrai, à l'époque douloureuse de la vie du poète ; mais vous n'y trouverez pas trace de ses larmes. C'est au contraire une fanfare joyeuse. Quelque bon vivant a pu alors entraîner notre poète à un barbaco à Mariani et obtenir cette trêve à sa mélancolie, cette diversion d'un jour ou d'un moment aux souffrances de son cœur. Il la marque bien par le choix de son épigraphe : « Il est un temps de pleurer et un temps de rire. A chaque chose sa saison (Eccles.) ». A la distance où nous sommes de cette perte qui nous affligea si profondément, en me souvenant de cet ami si cher, après avoir remué ses larmes, fouillé ses douleurs, ravivé mes propres regrets, je suis bien aise de faire voir son âme rayonnante d'une sereine gaîté, et de montrer, quand son ciel n'est pas sombre, combien d'étoiles y brillent dans un profond azur.

MARIANI

Les barques sont près du rivage ;
L'air est serein et le nuage
Suspend ses franges dans l'azur.
Aux rayons mourants des étoiles
Notre flotille étend ses voiles,
Et sur le golfe vaste et pur,
S'élance et glisse plus rapide
Que le cygne, lorsque le vent
Gonfle à plaisir son aile humide,
Et qu'il s'abandonne au courant.

Chaque mât, couronné de roses
Qui, la nuit même, sont écloses
Elève un front radieux ;
Et la brise qui le caresse
Court à son tour avec ivresse
Parfumer le flot amoureux ;
Et la rame en cadence tombe ;
Son bruit en frappant la mer
Est le bruit que fait la colombe
Voguant dans les vagues de l'air.

Mariani ! dit le pilote ;
Et dans notre petite flotte
Ce n'est pas un nom, c'est un cri !
Pour le mieux voir chacun se lève,
On le voit, on croit que l'on rêve,
Et c'est pourtant Mariani !
Aussitôt chaque barque est mise

A l'abri des flots et du vent.
On foule la terre promise,
On la parcourt en bondissant :

Ici, c'est une source vive
Qui coule du flanc des rochers
Et creuse un bassin dont la rive
S'ombrage de verts orangers.

Là, c'est une haute colline
Où s'élève un simple manoir,
Que la nuit le ciel illumine,
D'où la brebis descend le soir.

Et c'est au pied de la colline,
Au bord de ces flots enchanteurs
Que le barbaco s'achemine,
Passant sous des touffes de fleurs.

Et la troupe aimable et bruyante
A formé ses cercles joyeux,
Et l'on s'assemble, on danse, on chante,
Et l'on s'égaie en mille jeux !

Et c'est un immense délire
Et ce sont des voix et des rires !
Et c'est la flûte et c'est la lyre
Berçant les oiseaux dans leurs nids !

Quant le barbaco tourbillonne
Et vous enlève et vous suspend,
Quand il vous fait une couronne
De plaisir et d'enivrement,

Jeunesse ! oh ! c'est bien d'être folle !
Le temps est la biche qui court !
Un jour comme un oiseau s'envole,
C'est bien de t'amuser un jour !

E. NAU

REFLEXIONS SUR L'ENSEIGNEMENT EN HAITI

Ce ne sont pas les réunions de professeurs qui nous aideront à résoudre nos difficultés essentielles. Lorsque plusieurs individus s'assemblent, c'est en général pour briller. La conversation tourne vite à des propos qui consacrent des malentendus, ou à des mots d'esprit. Pourtant il faudrait songer à aborder nos problèmes avec le parti-pris de leur trouver une solution. Trop de données, en effet, sont aujourd'hui remises en question partout dans le monde, pour que nous offrions plus longtemps l'impression de demeurer sur place et de rater le train. Nous vivons dans un monde qui bouge, et la fausse sécurité que nous tirons des méthodes séculaires que nous appliquons ne nous donne pas bonne conscience. Quel professeur n'éprouve pas le malaise de rester en plan alors que tout avance autour de lui ? A commender d'ailleurs par ces gamins que nous avons devant nous, qui observent un univers déjà différent de celui où nous avons puisé nos émotions les plus durables, et qui attendent de nous que nous nous placions à l'heure de leurs incertitudes. Les évènements vont vite maintenant. Qu'on songe que la première bombe atomique a éclaté en 1945, et que vingt ans après, un engin se posait déjà sur la lune. Vingt ans ! Aucun de nos élèves de rhétorique n'a pris naissance avant 1945. Ils ne connaissent pas les transitions qui sont des relais créés par l'intelligence pour rapprocher le passé et combler le fossé du temps. Leurs yeux ne se sont ouverts que pour contempler le « lunik » ou le « surveyor ». Qu'ont-ils alors de commun avec ce qui les précède ? Comment souder les fissures entre nous et eux, et établir un dialogue fructueux ?

Il convient tout d'abord de placer les faits dans leur véritable perspective. Nous sommes à l'orée du XXIe siècle, et aujourd'hui toute connaissance est inutile qui n'apports pas à l'individu un moyen de prendre rang dans la compétition que réclame la vie moderne. La crise de notre temps est celle de la durée. Aucune certitude n'est assurée de survivre à cette révision des valeurs qui s'opère périodiquement. Notre tourment est de savoir chaque jour comment concilier les affirmations de la veille avec les démentis du lendemain. Et à peine a-t-on consenti les sacrifices nécessaires que déjà s'en imposent de nouveaux. Rien ne se conserve plus. C'est la crise perpétuelle, et l'on n'a

devant soi que des ruines sur lesquelles il s'agit néanmoins de construire. De plus, le succès est conditionné par le gain. La gloire est désormais un chiffre. C'est un « scandale » auquel personne ne prête plus attention, et qui devrait intéresser davantage les éducateurs. Comment, en effet, ne pas prendre conscience de ces évidences, et continuer à appliquer des procédés qui sont tellement éloignés des exigences actuelles ? Les enfants qui nous sont confiés vont vivre dans un univers qui nous est inconnu, alors que les données les plus certaines sur lesquelles se fonde le nôtre sont discutées. Allons-nous prolonger des routines commodes, et nourrir l'illusion d'un revirement miraculeux ?

La notion d'utilité qui hier encore nous paraissait choquante devrait être pour nous source de méditation. Il est urgent de dégager une orientation nouvelle à partir d'une hiérarchie qui s'établirait au niveau des besoins. C'est le mois dernier qu'un professeur d'anglais se plaignait de la place dérisoire accordée dans les programmes aux langues vivantes. Un élève haïtien a plus d'heures de grec ancien et de latin que d'anglais et d'espagnol réunis. Punitions et menaces sont pour les défaillances en grec, et les langues modernes sont traitées en parentes pauvres. Comment s'étonner alors que l'enfant s'installe au cours d'anglais avec les fesses en feu, et les yeux au plafond ? Or les premières escales du « jet » sont à Porto-Rico et à la Jamaïque. A quelques minutes de Port-au-Prince. Nous nous tournons moins désormais vers l'Europe, et davantage vers les Etats-Unis qui absorbent notre trop-plein de chômeurs, et l'éveil de l'Amérique Latine a suscité un tel intérêt que toutes les convoitises sont tournées vers elle. Des démarches sont entreprises dans cette région par tous les Etats du monde pour chercher des débouchés, Conclure des accords commerciaux. Les antennes des postes européens sont toutes orientées vers l'Amérique Latine, et des émissions en espagnol sont données chaque soir. Pourtant nous sommes en Amérique Latine, et nous sommes les seuls à ne pas nous en soucier. Après sept ans d'espagnol ou d'anglais, le bachelier haïtien peut traduire quelques phrases d'une « version », mais ses connaissances ne vont pas plus loin. Qu'on songe que les intellectuels sud-américains de leur côté, parlent le français ou l'anglais, et que tout Norvégien, Danois ou Suédois qui a atteint le niveau du baccalauréat s'exprime en trois langues au moins : l'anglais, l'allemand et la sienne propre. Faut-il attendre longtemps encore pour que nous nous rendions compte de notre position dans les Amériques, et que nous accordions l'intérêt qu'elle mérite à la géographie ? Non pas seulement aux cours de géographie qui sont pratiquement inexistants dans nos écoles et notre université, mais aux exigences qu'implique notre place

dans le monde. Une jeunesse ne se nourrit pas de mots sonores et de connaissances creuses ; et c'est l'appauvrir que de la priver des études dont elle a besoin dans l'immédiat.

La vie sans doute, c'est-à-dire le dynamisme, l'efficacité, non l'isolement et l'impuissance, auxquels nous condamne notre système d'enseignement. Ne nous méprenons pas, en effet. Toute assimilation intellectuelle est déjà un apport. L'effort d'application auquel se soumet l'intelligence pour appréhender l'aliment nécessaire, n'est jamais vain. Aussi ne recommandons-nous aucune suppression irréfléchie. Mais que notre enseignement ait une fin, et que cette fin soit la vie, et non telle jouissance artificielle qui en est la parodie. Ainsi, placée dans cette perspective, toute matière enseignée devrait concourir à expliquer la vie, à permettre de la mieux pénétrer dans sa diversité et son unité, et surtout à nous rendre capables d'assumer totalement la part qui nous en est donnée. Or si les langues vivantes sont dépouillées de leur sens et de leur substance, que dire des langues mortes ? Etudier le grec et le latin, c'est dans nos écoles, commencer par assimiler la grammaire, et toutes les difficultés morphologiques ou syntaxiques. Le tout par cœur. Puis viennent les textes qui sont présentés comme des morceaux solitaires, sans liens avec un ensemble, sans logique, et sans histoire. On traduit pour traduire. Quand on traduit ! La plupart du temps, les versions sont fragmentées en phrases qui sont des occasions d'appliquer les règles. Le professeur est en général intraitable là-dessus. On procède à la construction de la phrase : proposition principale d'abord, puis les propositions complétives ou non complétives : causales, finales, consécutives, concessives, etc, etc, avec l'énoncé de la règle et les exemples à l'appui. Lorsque la classe est rompue à cette routine méticuleuse, le maître s'estime satisfait ; et il est rare qu'il ne s'attende pas à une promotion.

Il ne vient à l'esprit de personne que le latin était aussi une langue parlée, bien vivante, et que les auteurs ne se souciaient pas de multiplier les difficultés pour rebuter au XXe siècle des élèves paresseux ou mal adaptés à ces exercices de virtuosité. Ils exprimaient la vie à leur époque, leurs préoccupations, leurs émotions, leur façon de penser. Une civilisation, quoi ! Si l'étude du latin ne nous permet pas de replacer les auteurs dans leur temps, de dégager des vérités valables pour l'explication du nôtre, à quoi sert-elle ? Nous avons gardé dans nos mémoires des tirades entières. Des mots. Mais des mots vidés de leur signification, parce qu'ils ne traduisent aucun état d'âme, et n'éclairent aucune situation humaine. C'est Cicéron qui fait le plus souvent les frais de cette méthodes arbitraire. « Quousque tandem. Cati-

lina...» Qui était Catilina ? Cicéron estimait-il qu'il abusait de sa patience ? Nous savons aujourd'hui que Catilina, peint en noir par ses adversaires, en particulier Salluste et Cicéron, était de naissance aristocratique, et qu'il avait pris le parti des « populaces », en réclamant l'abolition de toutes les dettes pour tous les citoyens ; ce qui était un moyen sûr de ruiner la haute bourgeoisie, et de chambarder la société de son temps. Il comptait sur les sentiments anti-sénatoriaux de cette bourgeoisie pour s'en faire une alliée. Mais celle-ci, écrit Indro Montanelli, « qui se méfiait de cette espèce de communiste, ne marcha pas cette fois-là ». Aujourd'hui où l'on parle si souvent de réformes et d'injustices sociales, ce discours de Cicéron ne servirait-il pas à des références sur le présent, et à montrer la similitude de certains événements avec ceux du passé. Lui-même Cicéron a été observé avec précision et conscience par Jérôme Carcopino, dans son livre intitulé « Les Secrets de la Correspondance de Cicéron ». C'est un homme avec ses faiblesses, sa vanité, sa faconde, son goût du luxe et de l'argent. Une créature humaine, après tout. Et non cette machine à sentences que nous présentent des textes tronqués. A travers lui, c'est toute la vie à Rome que Carcopino nous montre avant d'avoir abordé son étude sur la « Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire.» Mais tout cela les élèves l'ignorent. Après six ans de latin, savent-ils que les Romains connaissaient le rasoir, non le savon ; qu'ils avaient des routes très confortables, le chauffage central et le système hydraulique ? Il faut souhaiter que les textes anciens soient dorénavant le prétexte à des explications grammaticales sans doute, mais aussi et surtout à l'analyse d'une civilisation dans ses manifestations quotidiennes, dans l'apport de sa culture, dans l'épanouissement de l'homme. C'est à partir de là que l'élève s'intéressera au latin et au grec qui sont en somme, reflets de la vie, et sources d'enrichissement pour l'homme de tous les temps.

* * *

C'est le terme d'adaptation qui semble résumer notre pensée. En matière d'éducationn, il faut se méfier des innovations hâtives et des formules révolutionnaires. Mais il convient tout aussi bien d'éviter la stagnation. La vie est avant tout mouvement. Et tout système est d'avance menacé qui s'impose des limites immuables, en perpétuant des habitudes séculaires. Le respect des méthodes sous le prétexte qu'elles ont fait leur preuve est une disposition d'esprit qui conduit à l'échec. Non point parce qu'elle tend à « conserver », mais parce qu'elle accepte le passé en bloc, et qu'elle amène à négliger les acquisitions du présent. Or tout est là. Le bon enseignant est celui qui se laisse emporter

par les courants, curieux, appliqué, mais lucide. Il est ouvert à toutes les nouveautés, attentif aux bouleversements de son époque, pour maintenir le lien entre les générations disparates dont il a la charge, et pour ne pas accentuer les méprises. C'est à lui qu'il revient de faire les efforts indispensables pour dépouiller le vieil homme qui est en lui, s'adapter aux circonstances, deviner les autres et ménager des palliers de transition où la rencontre est possible. L'écueil est de se faire de l'élève une image sans nuance et de se lamenter sur des aptitudes désormais perdues. Des professeurs lèvent à tout propos les bras au ciel pour déplorer que les élèves d'aujourd'hui ne soient pas ceux de la veille. Ils ont raison. Mais il est normal qu'il en soit ainsi. L'élève considéré comme une entité rigide, symbolisant un état d'âme voulu par l'âge et identique à toutes les époques et en tous lieux, est une vue de l'esprit. Il y a des élèves. Et chacun est un univers à part, cloisonné dans un monde d'habitudes, de passions, de traditions, elles-mêmes conditionnées par l'éducation, le milieu, la famille. Chaque époque fournit son contingent d'élèves qui en sont l'image et la consécration. Il suffit parfois d'une loi sociale, d'une habitude d'esprit qui modifie la vie familiale, pour qu'un nouveau type d'élèves naisse, tout différent du précédent. Et à l'intérieur même de ce nouveau groupe, des distinctions s'observent à travers les réactions de chaque individu, et sa manière d'adopter les mœurs toutes neuves. Comment concevoir, en effet, que la loi sur le divorce, l'usage des contraceptifs, l'émigration en masse des familles, n'influencent pas les enfants, et ne provoquent pas chez les élèves, un comportement inattendu ? Comment surtout ne pas s'en apercevoir, et continuer à appliquer un enseignement qui ne se soucie pas de ces changements?

Ne comptons pas pour rien les immenses bouleversements qui nous touchent également et qui devraient nous conduire à modifier notre vision. La révolution russe, la dernière guerre mondiale, la décolonisation, ont changé les modes de pensée, créé les conditions d'une multitude d'écoles littéraires et de formes d'engagements idéologiques. Allons-nous traverser tout cela avec un ensemble de principes datant du moyen âge, et visiblement « inadaptés.» Aujourd'hui, dans les classes de français, des professeurs continuent, impavides, à insister sur le « style ». Des recommandations sont faites à l'élève pour obtenir qu'il écrive en phrases courtes, ce qui, selon les critères actuels, est l'exemple du « bon style ». Or chaque individu a sa manière d'écrire. « Le style c'est l'homme », dit Buffon. Pourquoi alors proposer un modèle uniforme, et donner à l'enfant le goût des perfections artificielles ? Rappelons-nous que nous ne sommes plus au temps d'Anatole France et de Pierre Loüys qui, issus

du Parnasse, estimaient que l'œuvre littéraire dure par le style, c'est-à-dire par le simple arrangement des mots. Depuis la guerre, aucune œuvre ne peut compter émouvoir si elle n'apporte pas un témoignage, et ne contient pas un message. C'est dans cette perspective que se place la théorie anti-style de Sartre. Quel exemple proposer alors ? Quel critère adopter ? La simplicité ? La clarté ? Le style de Stendhal, de Renan, de France, fait de phrases courtes, nettes, précises, est clair. Mais celui de Proust, qui s'allonge sur deux pages, et s'enrichit tel un fleuve inépuisable, d'incidentes, de complétives, est-il moins limpide ? Méfions-nous de nos propres choix que nous imposons à nos élèves, d'après nos anciennes ferveurs. Il n'y a pas de style simple. Il y a surtout des sujets simples. La grande qualité du style, c'est la correction. Et il me semble absurde de juger Mallarmé, Rimbaud ou Lautréamont selon les interdits de Gautier et de Leconte de Lisle.

Nous retiendrons avec profit que ce n'est pas France que liront plus tard nos élèves, mais peut-être Nathalie Sarraute, Alain Robe-Grillet ou Michel Butor. Faut-il les en rebuter par des principes fort éloignés de ceux de ces écrivains ? Autres temps, autre style. L'idéal serait de sortir enfin des préjugés d'autrefois. L'élève au niveau de la troisième a moins besoin d'exercices laborieux sur le style, que de savoir regarder et réfléchir. La sécheresse du style est souvent chez l'élève le reflet de la pauvreté de sa pensée et de son impuissance à observer. Il parle dans son devoir de son ami Jacques, mais il est incapable d'en faire le portrait, même sommaire. Jacques est avec lui tous les jours, il partage ses jeux. Mais il ne l'a jamais « vu ». Or le don de voir, dit Zola, est plus rare que celui de créer. Et certainement plus précieux, pourrait-on ajouter. Evitons de réclamer ces longues descriptions, si ennuyeuses chez Hugo, Chateaubriand, ou même chez Balzac. Ce sont des exemples désuets, et qui sont, chez ces écrivains, le témoignage d'exercices scolaires. Mais que l'élève sache regarder autour de lui, rendre vivant ce qu'il observe ; qu'il sache animer un être, un paysage par l'accentuation d'un trait, d'un geste. La forme viendra après. C'est un détail, important certes, mais non point essentiel, et tellement personnel.

Certains professeurs sont obnubilés par des mots, des expressions qui leur semblent résumer tout un enseignement, et témoigner de leur savoir. Il disent que les élèves ne « savent pas composer ». Composer quoi ? Composer, c'est disposer de manière logique et harmonieuse les différentes parties d'un discours. Mais encore faut-il auparavant que ces parties soient bien

conçues. Et comment en sera-t-il ainsi lorsque le professeur d'histoire notamment limite sa discipline à un simplisme idéologique de luttes des classes, où à un récit détaillé des batailles, alors qu'il va réclamer de l'élève qu'il analyse les faits dans une dissertation pour en tirer une vérité générale ? Dans ce cas, le malheureux n'a pas d'autre ressource que de coller bout à bout des bribes de phrases, sans se soucier de la logique en faveur de laquelle d'ailleurs son intelligence n'a jamais été sollicitée. Comment en sera-t-il ainsi également lorsque les pièces lues en classe servent de prétexte pour vérifier des connaissances grammaticales ? Tout se passe comme si *le Cid* par exemple était un texte mort, ou une suite de répliques sans rapport avec la vie. L'élève n'apprend pas que *le Cid* est peut-être le dernier sursaut de l'honneur chevaleresque en train de disparaître sous la poussée de l'amour. La notion de l'honneur, perdue aujourd'hui, servait de fondement à toute, la société féodale. Si Roland ne sonne pas le cor, c'est pour ne pas donner l'impression que les Français ont eu peur. Dans la légende arthurienne, Tristan ne trahit son roi que sous l'empire d'un philtre magique, et Lancelot qui enlève Guenièvre sera hanté par sa faute, qui est une faute envers la foi jurée. Corneille, en montrant la lutte de l'honneur contre la passion, symbolise une résistance, mais donne également une image tellement vivante de l'homme maître de son destin, capable de faire intervenir dans la conduite de sa vie, sa volonté qui n'est pas abolie comme chez Racine. La Bruyère, janséniste comme Racine, et qui avait, de l'homme une idée bien piètre, affirmera que l'homme de Racine, asservi à ses passions, esclave de l'amour, méconnaissant ses ressources, et livré au hasard, est le vrai, alors que celui de Corneille est idéalisé.

Au demeurant, Racine et Corneille, La Fontaine et Molière ont apporté leurs témoignages sur l'homme. Des vérités éternelles peuvent être dégagées de leurs œuvres pour l'approfondissement de notre nature. Ce ne sont pas des écrits sans vie, ni des données de dissertation. De plus, ce ne sont pas des chefs-d'œuvre tout court, mais des chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Veillons, en effet, à ne pas continuer à donner à nos élèves le seul goût classique, et à ne pas leur proposer des exemples périmés. Le classicisme est une étape de la littérature française, conditionnée par des données politiques, religieuses, sociales, économiques. D'autres écoles, tout aussi séduisantes et forcément différentes, doivent être étudiées avec respect et admiration, parce qu'elles ont, comme le classicisme, valeur de témoignage. Qui aujourd'hui écrit dans le style de Mme de Lafayette ? Ce n'est pas Montherlant, ni Saint-Exupéry, ni Mauriac, pourtant séduits par le classicisme. Gide a tenté, à maintes reprises de

faire revivre cette manière, mais son style sentait l'artifice et le pastiche. Le goût classique, l'ignorance au sujet du romantisme, du parnasse, du symbolisme, du naturisme, et de tout ce qui suit, telle est l'image de nos bacheliers formés pour avoir la nostalgie d'une époque révolue, et pour ne rien comprendre à l'art et à la littérature de leur temps. Trois ans de cours de littérature servent finalement à marquer non ce qu'ils savent, mais ce qu'ils ignorent, et à faire d'eux des individus solitaires, sans lien avec leur univers, sans moyen de briser leurs entraves désuètes.

Nous ne voudrions pas conclure sur une note pessimiste. Le tableau est déjà assez décevant, sans ajouter l'étude des sciences sans laboratoire, des mathématiques selon des procédés dépassés. Dans le bilan de l'échec de notre enseignement nous semblons insister sur un défaut de méthode sans nous préoccuper de la disposition des élèves, de la désaffection à l'égard de la culture, de la démission des parents, de la rareté des professeurs qualifiés. Les causes sont multiples sans doute, et rien n'est jamais simple. Le remède le plus urgent cependant est d'adapter notre enseignement aux exigences du monde moderne, de rajeunir nos méthodes, de nous mettre à l'heure du XXe siècle. Le sens de la vie, le souci de tirer de toutes les disciplines de quoi assumer notre époque, la préoccupation de donner à l'élève un bagage culturel qui soit un élément de progrès non de sclérose, voilà le sens de nos réflexions. Nous ne perdons cependant pas de vue que rien n'est ici décidé, et que l'on peut envisager d'aller encore plus loin dans cette direction...

Ghislain GOURAIGE, Docteur ès - Lettres.

QUELQUES POETES HAITIENS DE LA JEUNE GENERATION [1]

Notre Anthologie *Panorama de la Poésie Haïtienne* parue en 1950 s'est arrêtée à cette date. Depuis, a vu le jour une collection de poètes. Nous n'avons pas la prétention de les connaître tous ni d'en faire un recensement complet. Nous voulons, dans cette étude, présenter quelques-uns d'entre eux, essayant de fixer l'époque à laquelle ils appartiennent ainsi que les particularités de leurs œuvres.

Des recueils de poèmes signés de jeunes apparaissent et retiennent l'attention. Ils sont assez nombreux, mais de valeur très inégale.

Des poètes chevronnés — et d'âge — continuent encore à occuper la scène. Léon Laleau, déjà membre de l'Académie Ronsard, reçut — flatteuse distinction — le prix de poésie Edgar Allan Poe que lui décerna en 1920 un jury français.

Roussan Camille, peu avant sa mort, mérita pour son recueil encore inédit *Multiple présence* le prix de poésie Dumarsais Estimé consistant en une valeur de deux mille dollars.

Jean F. Brierre, le plus fécond de tous nos poètes, Franck Fouché, Regnor Bernard et René Dépestre, le plus renommé de tous, exploitent les ressources de leur talent et enrichissent d'œuvres fortes le florilège

Les poètes qui nous intéressent — nous le répétons — sont des jeunes. Ils se situent, sauf Anthony Phelps, à partir de 1930. Ils ont le mérite d'avoir déjà publié une, deux ou même trois plaquettes de vers. Ils donnent de la matière pour permettre de porter à leur égard des appréciations, sinon des jugements. Chose curieuse : autrefois, tout jeune se cherchait un patron pour, dans la préface de son œuvre, le présenter au public qui ne le connaît pas encore. Les poètes de cette génération osent. Ils prennent leurs chances. Ils se présentent carrément. Parfois, ils n'utilisent aucun patron, sinon le concours d'un ami de leur âge qui n'est pas mieux connu.

JEAN RICHARD LAFOREST

Dans cette floraison de poètes, nous commençons par Jean Richard

---

(1) Des extraits de cette étude ont été publiés en anglais, en espagnol et en portugais dans les numéros de janvier et de février 1965 de la revue **Américas**, éditée par l'Union Pan Américaine, Washington, D.C.

Laforest. Il donne l'impression que, dès le berçeau, il reçut la visite des muses. Il est, en effet, petit-fils du grand poète Edmond Laforest. Comme lui, il est originaire de Jérémie, la ville par excellence des poètes. Il vit le jour un 6 août de l'année 1940. Ses parents vinrent peu après s'installer à Port-au-Prince. Le petit Richard fit en grande partie ses études au Petit Séminaire Collège Saint Martial et les poursuivit au Centre d'Etudes Secondaires de Port-au-Prince, sous la direction d'une bonne équipe de professeurs.

En 1961, il publia sous les auspices de la Librairie Indigène vingt-trois poèmes sous le titre assez insolite de *Insoupçonné* (Imprimerie N. A. Théodore, 1960, 35 pages).

A 20 ans, on peut tout se permettre. Dès l'abord, comme pour montrer qu'il n'appartient à aucune école, qu'il ne s'engage sur les pas d'aucun devancier, Jean Richard Laforest esquisse son propre *Art Poétique*

Art Poétique.

Tableau
occupé librement
par l'armée des étoiles
dans ma tête girouette
les chiffres sont des planètes

Trois plus trois font six
main par main font rien
bouche et bouche font mort
Il me plaît d'être compris

Si j'écris
cloche et cloche mariage
vous direz oui
Mais c'est souvent aussi
du sang dans un lit

A un âge où le débordement de vie fait qu'on ne voit pas autour de soi, qu'on plonge en soi-même, qu'on s'interroge, Jean Richard Laforest, au contraire, regarde autour de lui, prête attention à tout : oiseau, colline, agneau, loup-garou, et se crée un véritable climat sensoriel.

Dans sa quête, il arrive même à découvrir une cinquième saison où il tombe de la neige en plein été.

L'agneau bouclé
de ma tête
bêle contre tes seins.
Les chèvres agiles
de mes lèvres
grimpent la falaise
de ton épaule.

L'oiseau de mes rêves
boit aux lacs de tes yeux

Et ma faim mon amour
beugle dans l'étable
de tes baisers.

Plongé dans l'univers extérieur, le poète Laforest en sent les pulsations. Il est tenté de reconstruire le monde, conspire à « faire lever le soleil paysan ou le soleil ouvrier sur les moissons grandies et dans l'usine de nos cœurs ».

Ainsi, chez Jean Richard Laforest, la poèsie ne semble point provenir du cœur, c'est l'œil observateur qui en fournit l'aliment.

HAITI-LITTERAIRE ET SES REPRESENTANTS.

Ailleurs, il y a des écoles, des groupes littéraires. On se réunit. On discute des idées. On les commente. On fortifie les convictions. On associe les efforts. On pose des directives communes. Rien de tel ici. Quelques jeunes gens, soucieux d'avoir un organe, ont lancé une revue, *Semences*. La moisson ne fut pas abondante. Après trois éditions, elle n'a pas survécu.

L'un d'eux nous a assurés que ces jeunes qui collaboraient à Semences avaient constitué un Cénacle littéraire sous le nom de SAMBA. A la suite d'une dislocation, le nom se mua en celui de « HAITI » LITTERAIRE ». Ils n'étaient pas nombreux. Il n'y avait point parmi eux de Boileau ou même un directeur, un guide incontesté. Ils se réunissaient le plus simplement possible. Ils faisaient lecture en commun de textes remarquables qui les intéressaient. Ils commentaient des poèmes que l'un d'eux soumettait pour critique. Ils ne dégageaient pas de règles, encore moins un code de poésie. Ils avaient l'intuition qu'il y avait des aspects poétiques qui n'étaient pas encore exploités. Ils sentaient que, depuis Dépestre, existait un trou, un vide qu'il fallait combler. Ils avaient l'ambition de renouveler la verve poétique haïtienne.

Samba ne dura pas longtemps. Deux recueils parurent sous son étiquette ; plusieurs autres continuent à voir le jour sous le titre de Haïti-Littéraire.

Nous allons considérer de ce groupe culturel, comme ils disent, quatre d'entre eux : René Philoctète, Roland Morisseau, Villard Denis et Anthony Phelps.

RENE PHILOCTETE

Le mieux doué de cette génération est sans doute, René Philoctète. Il est né à Jérémie le 16 novembre 1932. Il commença ses études en sa ville natale et les poursuivit à Port-au-Prince. Il a milité comme professeur au Collège Fernand Prospère. Il vit actuellement au Canada.

INSTITUT FRANÇAIS
MEDIATHEQUE
D'HAITI

René Philoctète a publié d'abord *Saison des hommes* (Collection Samba, 1960) qui fit quelque peu sensation. L'auteur montre de prime abord les courants qui dominent sa poèsie, payant sa dette de gratitude à Rimbaud, Appolinaire, Eluard, Aragon qui sont ses patrons et fait le salut à tous les poètes de sa génération qui « mettent dans leurs vers la branche verte des espoirs».

L'inspiration de Philoctète se promène dans un cadre fleuri, va de partout dans le monde « lavé d'un déluge d'Amour » pour apporter le frisson des choses renouvelées. C'est un véritable message qu'il délivre.

Moi
je n'ai jamais aimé les vers tristes
les vers décomposés dans la pestilence
des résignations blèmes
Mes vers disent bonjour
aux camarades campés dans l'angélus du matin
aux camarades ruinés dans le jeu subtil
de la vie
Mes vers te disent salut à toi mon ami
debout encore
après le coup de bélier des circonstances
amères
salut camarade debout dans le flamboiement de ton horizon
à l'envie
des déchirures d'azur

Toutefois Philoctète a des sursauts de colère généreuse quand il se rappelle ses propres misères passées ou qu'il voit les injustices qui enlaidissent la terre des hommes :

Mon poème que j'écris
lu par vous lu par moi
mon poème que j'écris est un peu de vous tous
Car
j'apprends la vie nouvelle
dans la leçon des foules
j'apprends la vie nouvelle
dans la conjugaison des forces isolées
Pour ceux qui pintent l'eau sale de la faim
mes vers disent
Pour les enfants qui passent leurs vacances avec les mouches
mes vers disent
Pour ceux qui mangent après le chien de la maîtresse
mes vers disent.

Et dans son exaltation poétique, comme un « vates », il entrevoit la venue d'une vie nouvelle :

Vous avez grandi mon amour à la dimension des mondes
Or

voici
ce poème pour toi

Homme
Elargis-le
étends-le par les quatre horizons
fais-le à ta mesure
achève ma chanson

Aucun vers que je te laisse
n'égalera jamais
le vers de tes amours
de tes espoirs
de tes luttes
quand tu créeras sur terre
la Vie Nouvelle

MARGHA, paru en mai 1961, est un hommage enflammé à la femme de ses rêves. C'est un fragment du Cantique des Cantiques écrit au siècle du Sputnik. C'est l'amour individuel dans une perspective de fraternité, une projection dans la grande famille humaine.

Mon amour d'hier d'aujourd'hui
Mon amour Margha et moi
nous
pris dans le cercle des bras d'outre-mer
formons le calcaire du vaste demain des mondes

Le troisième recueil de René Philoctète est LES TAMBOURS DU SOLEIL (Collection Haïti-Littéraire, 1962). L'inspiration est centrée sur Haïti, mais sous le nom de *Bohio* que lui donnèrent les autochtones du pays. Passent dans ce poème plein de souffle toutes les légendes qui forment le substrat mental de notre communauté et bien des détails de la petite vie haïtienne. Le tout est écrit dans un langage où voisinent les mots du terroir.

Dans un dépliant, il a publié, de concert avec Roland Morisseau, PROMESSE 1963, toujours dans la COLLECTION HAITI LITTERAIRE.

Il a en outre lancé, par les soins de Landry Lestage, un recueil artistique ET COETERA. Et voici les vers de la fin de ce recueil spécial :

Et cependant je crois en vous
Autrement que deviendraient mes amours
Là dessus je n'ai plus rien à dire
Je ne faisais que passer et j'ai frappé chez vous pour vous parler
et prendre une tranche de votre pain Pardonnez si j'ai trop tardé
Maintenant je retourne à nos horreurs et je vous rends grâce
de m'avoir appris
qu'on peut croire au printemps malgré la solitude.

René Philoctète s'exerce maintenant à l'art dramatique. En collaboration avec Gerard Rézil, Directeur d'une compagnie dramatique, il a

fait représenter coup sur coup, en février 1964, ROSE MORTE et en juin 1964, BOUKMAN OU LE REJETÉ DES ENFERS. Ces deux pièces ont provoqué une véritable levée de boucliers.

Si le dramaturge dans une expérience nouvelle pour le pays est contestable, le poète est par contre remarquable. On sent en lui le souffle de la grande poésie.

ROLAND MORISSEAU

Roland Morisseau est né à Port-au-Prince le 22 septembre 1933. Il fit ses études primaires à l'Ecole des Frères de Jean Marie Guilloux et ses classes secondaires au Lycée Toussaint Louverture. Membre du groupe Samba et d'Haïti-Littéraire, il a déjà publié : « 5 POEMES DE RECONNAISSANCE » (Imprimerie N. Théodore, 1961, Collection Haïti-Littéraire), « GERMINATION D'ESPOIR » (Août 1963, imp. N. A. Théodore), et un dépliant *Clef du Soleil* dont l'envers comporte un poème de René Philoctète, *Promesse.*

D'ordinaire, vie est synonyme de joie pour la jeunesse. C'est le contraire qui se constate chez Roland Morisseau. Le domine une tristesse qu'il murmure sur un ton de confidence :

Mon cœur est triste à mourir
Et veut des chants secrets
A piéger
Le peu de bonheur que m'apporte ton visage
Entre toi-même et moi
Tes regards
Immense étang où nagent nos désirs

(5 Poèmes de Reconnaissance)

Cette tristesse qui sonne lentement comme un glas se complique de cauchemar:

J'ai peur de la nuit
Mon amour, j'ai peur de la nuit

Peu à peu, à la tristesse fait place l'amour et le poète proclame le règne de l'amour et du baiser

J'ouvre les portes de l'immensité
Sur le temps qu'il fait sur ton visage
Et je porte en mon cœur
L'arche des amours recréées
Le symbole des jours perpétuels
Je t'aime pour ceux qui ne sont pas aimés
Je t'aime pour ceux qui n'ont jamais aimé
Je t'aime pour ceux qui sont morts sans être aimés
O monde nous voici
Qu'importe si les jours passent
Quand j'ai tes yeux pour mon soleil

Qu'importe si les nuits passent
Quant j'ai tes regards pour mes seules nuits
Le monde est un songe bleu
Au coin de ton sourire
Nous avons confondu
Le ciel avec la terre
Pour le règne de notre amour

Mais la poésie de Roland Morisseau ne se limite pas à son bonheur personnel. Elle a des échappées. Elle sait s'élever sur les sommets pour claironner un hymne au travail, à la justice et à la paix.

Mille fois mon poème
oh !
mon poème mille fois plus fort pour le message
d'amour et de paix
mon poème une touffe de bambou sur la nuque
du monde
dansera
toutes les danses du monde
parlera
par toutes les voix du monde
pour que le sang de la biche n'alimente plus
les noces infâmes des Boers et des trusts...

(Germination...)

VILLARD DENIS dit DAVERTIGE

De tous les poètes de cette nouvelle vague, Villard Denis, connu sous le nom de « Davertige », est celui qui a une audience internationale. Son unique recueil IDEM (collection Haïti-Littéraire, Imprimerie Théodore, 1962) n'eut pourtant aucun écho en Haïti quand il parut.

Villard Denis est né à Port-au-Prince le 2 décembre 1940. Il commença ses études à l'ancien collège dirigé par Colbert Bonhomme et les poursuivit au Lycée Toussaint Louverture. Il publia ses vers en 1962.

Denis est aussi peintre et fait partie de la Galerie Brochette, autre groupe de peintres qui fait pendant à Centre d'Art et Foyer des Arts Plastiques où se recrutent les primitifs de la peinture haïtienne si appréciée à l'étranger.

A mon dernier passage à Paris en 1962, Alain Bosquet me fit part, en voyant un exemplaire de PANORAMA DE LA POESIE HAITIENNE, de son étonnement d'ignorer la production poétique de ce pays d'Amérique parlant français. Son intérêt pour la poésie française hors de France est connu et il a déjà publié près d'une dizaine d'Anthologies consacrées à différents pays. Il me pria de le tenir au courant des œuvres intellectuelles d'Haïti. IDEM de Davertige que je lui expédiai avec d'autres recueils de poèmes fit les délices de M. Alain Bosquet. Dans un article

du journal parisien LE MONDE où il tient une chronique littéraire appréciée, il dit sans ambages ses sentiments sur Davertige. Il le salua en des termes nets comme un génie. Du coup notre jeune compatriote était consacré poète international. Bosquet a fait chez Gallimard une édition revisée de IDEM.

Davertige ne se situe pas dans le courant surréaliste proprement dit. On peut dire qu'il en est à mi-chemin. Est manifeste chez lui l'influence des poètes André Breton, Philippe Soupault qui n'hésitent pas à écrire pour un cénacle fermé. Pour l'auteur d'IDEM, écrire est un besoin de l'être, une « exigence.» On écrit parce qu'on a quelque chose à libérer sinon à délivrer, même si ce qu'on dit n'arrive pas à la hauteur d'un message.

Nous reproduisons in extenso le poème IDEM qui fut publié par le critique français, Alain Bosquet, dans LE MONDE, à la date du 17 août 1963.

Idem mon premier testament mon ciel brisé
Par dessus les paysages et les ports de mauvaise mine
Idem les pavés échaudés et creusés de roues de buggys
Le long desquels s'accrochent mon long passé
Mes folies mes voyages qui pour vous mes amis
Sont cette ville engloutie dans la brume
Idem mes fenêtres d'azur brisé mon doute en proie à sa limite
Mes souvenirs et toutes mes paroles empreintes de pluie et de
[*plaies*
Mythes enfances et prières nous détruisons ces dieux
Idem notre vie la face tournée vers le vertige des rêves
Les machines modernes gravissent le monde
Et mille peuplades de songes se dénouent dans le sens du désert
Autour des bruits métalliques qui assiègent les saisons en
[*partance*
Et toujours en partance
Nous refaisons cette Eve laissée à l'abri des orages
Et mystères au milieu des fantômes
Toute la vie dans ces testaments de métamorphose
Idem le mariage des plantes au fond des mers
Des algues et des vagues sur la cîme de la marée haute
Et des cheveux d'argent lancés par les étoiles au fond du ciel
Ce ciel d'argile suspendu sur les colonnes d'ombre de nos voix
Et tous les siècles se nouent impassibles à l'homme des rues
Autour des rêves perdus du couple absolu
O frère Adam confondu dans la nudité d'Eve
Idem en moi pour moi et pour vous interminablement
Au cœur de flore des Ourses renversées
Sur la fête de l'homme damné au cœur de pierre des orages

L'Etoile polaire reprend sa course
O yeux d'argent de mon amour au centre des constellations
Idem la reconstruction du passé et de ce ciel noué au lit de la [terre
Où s'agenouillent toutes les nuits et les contrées
Toutes les mers et les oiseaux O passage de l'Est
Et les bouquets que l'on arrache à la tempe des arbres
Sur la tour noyée jusqu'à la gorge
Je suis monté pour vous mes cheveux de violence
Et vous lance cette couronne d'étoiles de mes bras d'arc-en-ciel
Idem idem mon passé plus fidèle qu'un chien
Idem comme les autres hommes sans testament et sans limite

Faut-il ajouter que le surréalisme n'est pas nouveau sous le ciel d'Haïti. Avant Davertige, des poètes haïtiens se réclament de ce mouvement qui exploite les « profondeurs abyssales » de l'homme, c'est-à-dire ses désirs refoulés, ses instincts, et nous pouvons citer Magloire St. Aude avec « Dialogue de mes lampes » (1941) «Tabou» (1941) «Déchu» (1965) René Belance avec « Epaule d'Ombre » (1945 et d'autres essais du même genre.

ANTHONY PHELPS

D'assez belle taille, un front ouvert, intelligent, un parler soigné, posé, voilà en peu de mots Anthony Phelps.

Il est né à Port-au-Prince, le 25 août 1928. Elève de l'Institution Saint Louis de Gonzague, il fit en cet établissement ses études tant primaires que secondaires ; et il eut comme professeur de rhéto le cher Frère Raphaël qui voue un véritable culte à la littérature haïtienne. Phelps alla aux Etats-Unis et étudia la chimie à Seton Hall Collège de l'Etat de New Jersey. Il séjourna ensuite quelque temps au Canada, à Montréal où il suivit des cours de céramique. En Haïti, il travailla au SCTRH (Service de la coopération technique des Ressources Hydrauliques). Il vit depuis plus d'un année au Canada où ses succès ne se comptent pas.

Anthony Phelps a publié *Eté* (1960), *Présence* (Collection Haïti Littéraire, novembre 1961) et *Eclats de Silence* (Collection Haïti Littéraire, 1962). Il a une dizaine de sketches radiophoniques et des Revues Sonores consacrées aux écrivains haïtiens.

Dès son premier recueil, Phelps se révéla un tempérament poétique. *Eté* montre l'être en proie au tourment intérieur, une sainte brûlure lui consume le cœur.

A quoi bon t'obstiner
contre la vitre en flamme
tu portes en ton cœur

ta propre destruction
et la brùlure est là
qui lèche
ronge
et tue !

Si jusqu'ici le monde vit dans les arcanes d'une véritable nuit et que l'homme recèle tant d'ombre dans son cœur, le poète reste persuadé que son chant troublera la millénaire indifférence du monde, dispersera le brouillard mauve de l'hiver pour faire lever le grand soleil d'été.

Il finira bientôt
le temps de la misère
le temps des midis creux
et des ségregations
et quand l'été
à la croisée des hommes de ma race
frappera à nos portes
à grands coups de soleil
nos voix
toutes les voix de l'univers
nos voix s'éleveront sur le monde étonné
pour chanter la chanson
du pur été de l'homme.

Avec *Présence et Eclats de Silence* le poète garde sa part de silence pour mieux exploiter son domaine intérieur. Il cherche en son être purifié, ce qui vaut d'être apprécié, d'être considéré pour l'élever à la dimension de « cette grande chose vivante tendue immensément entre la terre et Dieu ».

Au clair de la lune
ô ma Bien-Aimée
si mon cœur est pur
comme un ciel d'hiver
et qu'il brûle
de cent points d'étoiles
c'est qu'il est formé
de milliers de prismes
et qui réfléchissent
l'éclat de tes yeux
Au clair de la lune
dans le lit de l'eau
mon cœur étoilé
recherche le fil
du langage neuf
et le mot de passe

qui nous ouvriront
les portes de l'homme.

Dans *Présence,* troublé, inquiet, le poète sent que l'effrayant silence des galaxies n'est pas un signe du néant, ni une preuve du vide qui opprime. Il sait que l'amour est un réconfort et qu'au fond de toutes ces choses, il y a une « présence ».

Voici que l'homme n'est plus seul
et qu'il se purifie
dans la nuit de vérité
et que tout change !
l'âme de chaque pierre
se fait proche de nous et parle ;
la création résonne
comme une grande chose vivante
comme une grande nef
bruissante dans l'ombre
tendue immensément
entre la terre et Dieu !

INSTITUT D'HAITI
Bibliothèque

Phelps tend à la création d'une poésie à l'échelle humaine, sinon universelle, car toute littérature, à son avis, limitée dans son expression, dominée par un contexte local perd de sa valeur humaine. On rencontre ainsi chez Phelps une densité de poésie, une richesse d'expression, une harmonie qui séduit.

Il fait montre de beaucoup de ressources tant poétiques qu'humaines. Il ne serait pas étonnant de le voir jouer le rôle de leader de la jeune génération poétique.

Soucieux de donner une assise à la vie intellectuelle haïtienne, Anthony Phelps eut le projet de lancer une Coopérative pour éditer les œuvres des auteurs haïtiens. Les difficultés économiques n'ont pas permis la réalisation d'un projet si utile.

SERGE LEGAGNEUR

Il serait sans doute juste d'accorder une place au quintuplet du groupe Samba, Serge Legagneur, inséparable des quatre poètes que nous avons déjà notés : Philoctète, Morisseau, Denis et Phelps.

Legagneur a participé à toutes leurs réunions. Il a élevé la voix dans toutes leurs discussions, peut-être a-t-il joué le rôle d'animateur. Il a honoré de préfaces plusieurs de leurs recueils. Nous pouvons ajouter qu'il est, dans le domaine de la poésie, partisan de la *Signifiance.* Concevoir une poétique nouvelle, donner un courant nouveau, un concept nouveau à la poésie vaut sans doute, mais l'appliquer, la mettre en état serait plus appréciable. Par peur du public, au dire de ses amis,

Serge Legagneur n'a publié dans *Semences* et ailleurs que de rares poésies, au point qu'il est difficile de porter un jugement sur ses œuvres.

Serge Legagneur est né à Jérémie le 10 janvier 1937. Ses études commencées en sa ville natale se sont poursuivies à Port-au-Prince.

Nous le mentionnons pour le laisser solidaire de ses amis du groupe d'Haïti-Littéraire.

GERARD VERGNAUD ETIENNE

Un volcan de passion : tel est Gérard V. Etienne. Il prit naissance au cap-Haïtien le 28 mai 1936. Fit ses études en sa ville natale. Il collabora au journal PANORAMA. Il publia : *Au milieu des larmes* (Togiram Presse, 1960). puis *Plus large qu'un rêve* (Imprimerie Dorsinville, 1960), *La raison et mon amour* (Presses Port-au-Princiennes 1961), *Gladys* (Imprimerie Panorama, 1963) et une brochure *Essai sur la Négritude* (Imprimerie Panorama, 1963)

De son pemier recueil jusqu'à *Gladys*, c'est le même thème de l'amour qui est exploité, et de différentes façons.

Réveille-toi
La nuit a passé
C'est l'heure de lever l'ancre
Ton cœur et le mien deux tiges soudées dans une même sève
Tes yeux et mes yeux quatre éclairs
qui vont droit au soleil.

Etienne chante l'amour sans jamais penser à bafouer la raison. S'y voit un rosaire des jeunes filles : Marie-Jude, Eva, Josette, Evelyne et surtout Gladys qui sont les muses inspiratrices du poète.

Mais l'amour que professe Etienne n'a jamais rien de prosaique ni de sensuel. C'est un amour purifé au souffle d'une humanité supérieure :

Citant ton nom le ciel se plie
Citant ton nom l'aurore se brise
Ta voix nourrit les ondes

Je voudrais tant
toucher ta tendresse
déposer à tes pieds
ontinent des âges

.....

ns le front chargé de fruits
soit faite chair l'idée d'un monde réel
ma chambre inondée de contraires
et chanterai dans l'hosanna des songes
tre nous couperons ensemble
s de vie

Quand l'epèce aura jailli de l'union des cœurs
Et un matin sur le port d'un autre continent
je t'attendrai les poches pleines de rêves
je t'attendrai mon UNIVERS
et mon SOURIRE
toute ornée de lumières
que nos bras auront forgées pour de meilleures récoltes.

Etats-Unis d'Amérique, Congo, Guinée etc. accueillent depuis quelques années un grand nombre d'Haïtiens. Canada est devenu aussi un lieu de haute hospitalité pour nos compatriotes.

La communauté de langue a ainsi conduit dans la capitale française du Canada les pas des poètes qui composaient le groupe d'HAITI LITTERAIRE. Gérard V. Etienne, dominé par des «visions neuves et d'allégresse» a composé un vaste chant à l'adresse de Montréal. C'est LETTRE A MONTREAL, (Les Editions Estérel, 1966, 32 pages) :

Voici un fragment de ce long poème :

Au seuil de mes détresses vagabondes
et des ronces polies du dépouillement des messages d'amour
Je te salue Montréal avec l'honneur et le respect des ombres
qui t'enlèvent des couleurs inédites
A force d'être partagés en tessons de bouteille,
les jours n'auront pas fini de lier des clairs de lune à l'espérance
Idole intérieure des âmes bouleversées en quête d'ardents bûchers
Je te salue et t'offre les paysages de mystère que je porte sous [mon âme
pour la permanence des regards qu'étudient le nouvel éden
et les gages d'amour des nuages et des léopards
Je te salue
Comme on salue le cri fervent des comètes aux signes prédicateurs

Les autres, notamment Serge Legagneur et Anthony Phelps, se proposent de suivre l'exemple de Gérard Vergnaud Etienne pour l'édition de leurs œuvres.

Leur nouvel habitat canadien enrichira leur univers poètique et apportera, nous voulons l'espérer, de nouveaux accents à leur inspiration tropicale.

JEANINE TAVERNIER LOUIS

Nous avons plus d'une fois mis en relief la contribution de la femme dans le domaine de la poésie. Depuis Virginie Sampeur, nous avons relevé par moments quelques noms de poétesses. S'explique la rareté des femmes dans ce secteur. L'Haïtienne fut longtemps limitée dans son développement intellectuel, n'ayant pas eu, à l'égal de l'homme, l'avantage de parcourir le cycle des études secondaires. Notre pays professait

à l'égard de la femme, jusque dernièrement encore, les préjugés qui prévalaient au XVIIème siècle. L'on estimait que la conduite du foyer ne réclamait pas beaucoup de science.

Emue de l'indigence intellectuelle de nos filles et sœurs, Mme. Etienne Bourand fonda le Centre d'Etudes Secondaires, pour mettre cet enseignement à la disposition des filles. Puis, en 1943, ce fut la fondation du lycée de Jeunes filles ou lycée du Tricinquantenaire.

Si le nombre de jeunes filles est important au Lycée du Cent-Cinquantenaire de Port-au-Prince, au Lycée Célie Lamour de Jacmel, au Lycée Louis Diaquoi des Gonaïves et dans divers collèges mixtes, nos bachelières, dominées par un sens pratique, semblent marquer plus de propension pour les études positives comme les sciences, les langues ou la philosophie.

Dans cette génération que nous évoquons, à coté de Mona Rouzier *(Sur les vieux thèmes*, 1960), de Jacqueline Beaugé *(Climats en Marche*, 1962), de Rose Marie Perrier *(La nuit de mon exil*, 1963), il nous plaît de distinguer Jeanine Tavernier Louis.

Jeanine Tavernier Louis est née le 23 mars 1935 à Port-au-Prince. Elle fit toutes ses classes à l'Ecole des Sœurs du Sacré Cœur de Turgeau. Elle épousa vers 1959 M. Gervais Louis. Elle partage sa vie entre la poésie et son foyer.

Jeanine Tavernier Louis publia, en 1961, à l'Imprimerie de son mari, son premier recueil *Ombre ensoleillée* (avec une préface de Roland Morisseau) et dans la collection Haïti-Littéraire, 1962, *Splendeur*.

Du commencement à la fin, Jeanine Tavernier Louis ne masque, ni ne déguise ses sentiments. Elle voue un culte à l'amour et manifeste une passion illimitée pour un être réel et qui est tout pour elle : son mari.

Un pont de fer nous lie
Sur quoi passe la vie

Elle écrit selon sa chair ,ses sens et ses nerfs. Pourtant, aussi liée à Eros, elle souffre d'être ainsi esclave. Par moment, elle sent le dégoût s'emparer de tout son être, de sa condition de femme, de tout ce qui peuple l'univers humain : amour, amitié, richesse, religion, révolte même.

J'ai goûté à la passion
elle m'a brûlé les lèvres
car elle n'abreuvait ma soif
que du sang de mes veines
J'ai goûté à l'amitié

et il ne m'est resté dans la bouche
que la fadeur de ses démissions
dans la peur et le respect humain
J'ai goûté à la richesse
et l'ai trouvée âcre
à la religion
et l'ai trouvée rance
à la révolte
et l'ai trouvée aigre
Mais vienne le jour
Des lèvres pleines des regards de feu
Des bras tendus autour du monde
Pour la ronde fraternelle des cœurs
Vienne ce jour et alors seulement
On pourra me parler d'amour

INSTITUT FRANÇAIS
Bibliotheque
D'HAITI

L'amour est un sentiment bien complexe. S'il donne le vertige du bonheur, par contre il fait souffrir. Il provoque, certaines fois, dégoût et même désespoir, quand on lui demande trop.

Mon désespoir est en moi
comme une boue stagnante
Je l'ai dans mes entrailles
D'un bout à l'autre de mon corps.

Et dans la soif d'un jour meilleur pour l'humanité, Jeanine Tavernier Louis finit par s'oublier. Volontiers femme, elle se fait complaisante pour la « fille perdue ».

Mais ils ne savent pas petite sœur
Ce que moi je sais
Et qui me fait t'aimer
Ils ne savent pas que depuis
Marie-Madeleine la sublime pécheresse
Qui s'est fait aimer d'un homme-Dieu
Toutes les filles perdues gardent au fond de leur cœur
La petite fleur bleue qui liée
A toutes les fleurs d'amour de la terre
Formera au jour de la grande moisson
La gerbe éblouissante
De la fraternité humaine

Si les accents de *Ombre ensoleillée* sont exaltés, avec *Splendeur*, les sentiments se sont décantés. L'ivresse fait place à plus de lucidité. La poétesse aspire à plus de bien-être pour tous. Plus dépouillée, moins tourmentée d'amour, elle redit les mêmes préoccupations pour la cause de notre humanité.

Allez-vous en nuit de décembre fichez le camp
taisez vos chants ils me font mal
car mes frères et moi nous avons froid
dans ce soir de Noël taillé pour d'autres
nous les oubliés nous attendons un autre soir
nous attendons une autre nativité
Il naîtra un soleil que les étoiles reconnaîtront
et plus jamais mes frères et moi nous n'aurons froid.

La dernière production de Jeanine Tavernier Louis est SUR MON PLUS PETIT DOIGT.

Nous savons ce que représente « *le plus petit doigt* » pour l'enfance naïve. C'est pour elle, une source de connaissance intuitive. « Sur Le Plus Petit Doigt» est encore chez Tavernier un hymne à l'Amour. Femme, elle reste solidaire de son sexe dans ses élans d'amour, dans ses transports d'allégresse.

Un fragment de SUR MON PLUS PETIT DOIGT

Amour
soleil
lumière
éclat
splendeur
folie
Comme dans chaque goutte de rosée
s'agitent tous les reflets du ciel
comme dans chaque goutte de miel
sommeille tout le parfum des fleurs
chaque goutte de ma folie
sera une quintescence de vie.
Heureux l'amour heureux
Heureux l'amour cruel
qu'il soit épine poignard
étincelle ou brasier
qu'importe si c'est le vôtre
il est si doux d'aimer

Jeanine Tavernier Louis fait honneur à son sexe et constitue une ferme promesse pour la poèsie haïtienne.

BONNARD POSY

Ce n'est pas pour obéir à l'injonction de la géographie que nous mentionnons Bonnard Posy. L'Art ne s'embarrasse pas des limitations de frontières, surtout quand elles sont fictives. Nous retenons ce barde de Jacmel pour l'émotion qu'éveille en nous sa poésie.

Bonnard Posy est né à Jacmel le 28 janvier 1931. Il fit ses études

primaires à l'Ecole Frère Clément dirigée par les Frères de l'Instruction Chrétienne. Son certificat d'études primaires une fois obtenu, il entra au lycée Pinchinat et obtint à la fin des études ses deux diplômes de Baccalauréat, première et deuxième parties.

Il fut nommé professeur de français au Lycée Pinchinat de Jacmel, puis il obtint sa Licence à l'Ecole Libre de Droit des Cayes. Il devint Substitut du Commissaire du Gouvernement près le Tribunal Civil de Jacmel. Actuellement il est le Commissaire en titre.

Déjà, sur les bancs du lycée, Bonnard Posy rimait des vers ; il publia de concert avec un concitadin, Lélio Brun, un premier recueil *Bouquet* (1948). En 1962, il livra au public *Les chants du silence* (1963). Dans les poèmes du début, il exprime sa manière :

Aimer la vie

Aimer la vie malgré ses tristesses
au fil des jours qui s'écoulent
des jours de lutte
des jours d'espoir
concevoir des rêves simples
des rêves de bonheur sans fin
de métamorphose profonde

Aimer la vie malgré ses tristesses
saisir
dans les yeux de la pauvresse qui sanglote
dans le décor des ruelles sombres
la raison
des luttes à soutenir
des victoires à conquérir

Aimer la vie malgré ses tristesses
aimer toutes les souffrances
toutes les misères
et sentir palpiter son âme
à la pensée des jours nouveaux.

Posy aime vivre avec tous les hommes « créateurs de songes ou bâtisseurs de châteaux », il ne manque pourtant pas de sentir la misère douloureuse de sa ville natale, Jacmel.

Pauvre vieille, qu'as-tu fait
pour être ainsi triste
et délaissée ?

Avec le passage du cyclone Inès, Jacmel n'est plus qu'un monceau de ruines. La résurrection de cette ville si remarquable autrefois est plus que problématique.

Dans sa *Méditation*, il songe au sort de son pays :

Je pense à mon pays,
épave malheureuse,
sur la mer des âges.
Depuis cette tragique importation
qui fit de toi la Patrie des Noirs,
tu n'as connu, ô mon Pays, que douleurs :
l'injustice et la haine
furent les poignards
qui déchirèrent ton sein.

En dépit de la tristesse qui l'étreint devant la misérable condition de l'humanité haïtienne, lui échappe ce cri d'extase :

Merci mon Dieu
de m'avoir fait naître
au beau soleil des îles. (Gloria)

L'humanisme de Posy n'est pas restrictif à sa ville natale, à son pays, il s'amplifie pour s'adresser à l'ensemble des peuples. Il croit fort

que l'espoir est le panacée des peuples
de toutes les couleurs
de toutes les races
qui rêvent à l'avenir
comme à la terre promise. (Chant d'espoir pour petit Paul)

La Négritude est le grand courant à la mode dans les littératures des peuples de couleur, Posy n'y échappe pas. Il se plaît à chanter les valeurs nègres, célèbre le martyre d'un Patrice Lumumba et entonne un hymne enthousiaste — un hosanna même — à l'adresse de l'Algérie enfin victorieuse après sept ans de luttes mortelles.

Hymne

Salut Algérie
terre de la douleur
terre de la violence
terre de la témérité.
Tes enfants,
courageux et fiers,
ont fait retenir
aux quatre coins du monde
ton nom glorieux.
Salut Algérie
terre de la beauté
terre de l'amour
terre de la fidélité.

Tes femmes,
plus belles que l'aurore,
tes femmes,
au regard de feu,
soutiennent
l'énergie des hommes
dans ce dur combat
pour la Liberté.

Bonnard Posy a certainement de l'étoffe, de la sensibilté et possède son métier. Il a peut-être trop de facilité et c'est un danger. Il peut, le temps aidant, donner sa pleine mesure.

En dépit de ses absorbantes fonctions de Commissaire de Gouvernement près le Tribunal Civil de Jacmel, Posy continue à écrire des poèmes et il en a suffisamment pour un prochain recueil. Bientôt paraîtra sous sa signature un roman « JUSQU'AU BOUT DU CHEMIN » dont nous avons eu la responsabilité de la préface.

LE NORD-OUEST

Depuis cette politique de centralisation à outrance que pratique Port-au-Prince, les villes de province connaissent un véritable abandon. Les éléments d'élite, en quête de meilleures possibilités, laissent leur patelin pour venir s'installer à la capitale.

Aussi est-il méritoire l'effort des jeunes de la ville de Port-de-Paix. Avec l'hebdomadaire *Le petit samedi soir*, l'organe de toute une région, et leur atelier de miméographie Capois la Mort, ces jeunes de Port-de-Paix ont essayé de donner une vie intellectuelle à tout le Département du Nord-Ouest. Ils ont, en conséquence, alimenté une Collection « REGENERATION DU NORD OUEST D'HAITI. Les publications qu'ils ont déjà à leur actif atteignent près d'une quainzaine de recueils de vers et une *Anthologie des poètes et des écrivains du Nord-Ouest d'Haïti* dont le premier tome *Les Poètes* a paru en 1962.

Parmi l'équipe du *Petit Samedi Soir* composée de Benoit Pierre dont le pseudonyme est Dieudonné Fardin, Eddy B. Pierre, Théodore Achille junior, Hérodote Mégalos, Hérard Jadotte, nous distinguons Cauvin L. Paul.

CAUVIN L. PAUL

Cauvin L. Paul est né à Port-de-Paix en 1938. Il fit ses études à l'Ecole des Frères de Port-de-Paix, puis au lycée Tertulien Guilbaud de cette ville. Il est actuellement professeur à ce même lycée. Cauvin L. Paul publia par les soins de l'Atelier Capois-la-Mort *Cantilènes D'un naufragé* en 1962.

Déjà, dans son poème *Amour* il laisse percer un cri vraiment douloureux.

Je chante
sans accord
sans cadence
Je suis le poète de la tristesse
Mais ma tristesse
est la source
Où tous les évadés
de la bastille de l'inégalité
viendront étancher leur soif
dans les jours de torride chaleur.

Cauvin est enfant de la mer. Son inspiration voyage sur les vastes espaces marins. Elle s'en va au large, à l'instar de ses concitadins — hommes vigoureux et filles précoces — qui, ayant faim et soif, vont chercher un peu de bien-être

loin de nos rivages
loin de l'horizon
loin de l'océan

Pourtant, c'est à la conquête de la terre promise — parfois un leurre — que nos tristes émigrés se rendent à l'évidence :

Que ton pays est beau
plus beau que les Iles Turques
plus beau que Long Island
plus beau que Inague
plus beau que les Bahamas

En dépit des tracas de la vie, en dépit de tous les ennuis qui parsèment l'existence et la rendent difficile, en dépit des rafales du terrible Nordé (fort vent du large), Cauvin L. Paul rêve à tout ce qui élève notre pauvre humanité :

Je tirerai ma première bordée sur le Cap de Bonne-Espèrance
et ce sera l'accolade fraternelle de tous les naufragés de la terre
qui lanceront à l'unisson le beau cantique des temps nouveaux

Cette cantilène simple de Cauvin L. Paul, empreinte de tristesse que n'atténue pas le souffle du large, laisse percer d'heureux dons. Cauvin L. Paul a publié d'autres recueils de poèmes : LES NOUVELLES CANTILENES (1963), FUTUR SIMPLE (1964), BOURGEON DE SOLEIL (1965).

Boursier du gouvernement français, Paul, de retour au pays, a produit EN ECOUTANT LE MISTRAL (1966).

Il a vécu à Paris. Le souffle du Mistral a fait sourdre en lui cette nostalgie qu'il a déjà décrite chez d'autres émigrés.

mais aujourd'hui loin de toi
je m'en vais le long des boulevards, sifflant, chantant mes poèmes

La douleur à mes yeux fredonne l'insomnie de l'absence
C'est encore le roulis des soucis... le tangage des rêves
Et cette nuit... nuit frileuse... nuit d'octobre à Paris
Le cœur du poète bat fort comme un voilier dans le vent...

Cauvin a séjourné aussi à New York et a balafré son cœur une « blessure nègre ».

J'ai été à Manhattan... O Manhattan de douleur
J'ai été à Harlem... O Harlem... masse d'ombre se déplaçant dans la nuit constellée des gratte-ciel
J'ai été à New York... et je suis revenu une blessure nègre au cœur.

Cauvin L. Paul est sans conteste le meilleur poète actuel du Nord Ouest.

CONCLUSION

Tous ces poètes — parce que jeunes — ont chanté l'amour car la jeunesse c'est l'amour : l'amour de la femme, l'amour de l'humanité, l'amour de la paix, l'amour de la vie, l'amour de tout, enfin. Mais chacun a sa façon propre, sa manière de sentir l'amour, de respirer l'amour et de l'exprimer.

Il y a lieu de noter, en outre, comme caractéristique de tous ces poètes, un fond d'humanisme qui aspire à plus de bien-être pour tous les hommes de la terre. Ceci prouve bien que la poésie n'a point perdu de vue l'objet de sa mission dans la société moderne.

A envisager la forme, la poésie de cette génération se présente non versifiée. Elle rejette toute contrainte traditionnelle : rime, mètre, césure ; ce qui donne un certain air de facilité et même du laisser aller ; et nous assistons ainsi à bien des abus au détriment de la vraie poésie.

Si Anthony Phelps possède une écriture poétique et René Philoctète un style imagé, fleuri où apparaissent à bon escient des termes tirés de notre terroir, ne manquent pas les faiblesses qui frappent le moins averti. Des expressions sont, parfois, improprement employées et s'il est des figures heureuses, des images qui font impression, s'y rencontrent des mots qui ne disent pas grand'chose. Nous n'ignorons pas toutefois que la maîtrise du style est affaire de métier.

Loin de nous l'idée d'avoir dressé un palmarès. Nous avons voulu simplement, dans l'ensemble des poètes de la toute récente génération, distinguer quelques-uns en présentant à l'attention publique une dizaine d'entre eux. Et disons pour conclure :

En Haïti, poésie pas morte !

Maurice A. Lubin

BONNES PAGES

L'AMENDE

Ce samedi-là, le soleil s'était levé avec son accoutumé éclat et dorait indifféremment les pignons des maisons de la petite ville. Sur la place du marché grouillait tout un monde de campagnards auquels s'étaient joints des pêcheurs et des marchands de vivres venant de l'Arcahaie et de la Gonave. Et c'était à qui s'approvisionnerait.

Debout, appuyé contre un des poteaux crochus de sa galerie, Monsieur le Juge Lunique Cascaret, contemplait en mêchant son cigare *américain*, d'un air renfrogné.

Monsieur Cascaret était un griffe, long, maigre et d'humeur chagrine. On attribuait son mauvais caractère à ce fait que sa femme était laide. Ce qui prouve la fantaisie de ce jugement, c'est la bonne intelligence avec laquelle Monsieur Cascaret vivait avec sa chère Dorcélia depuis vingt-huit ans. Elle lui avait donné trois filles : Porcia, Bellebrune, et Asséfille — lesquelles n'avaient pas trouvé à se marier. Ce qui suffisait à expliquer la morosité de leur père.

Mais ce n'est pas tout. Monsieur Cascaret avait connu pas mal de mécomptes dans la vie. Il fut successivement directeur d'école, commerçant et magistrat communal, sans que la fortune eût jamais daigné lui sourire.

Comme il avait toujours entendu dire, depuis son âge le plus tendre, par les gens les mieux qualifiés, que le salut du pays était dans le travail agricole, Monsieur Cascaret s'était décidé à placer ses économies dans l'exploitation d'une propriété qu'il avait à trois lieues de la ville. Dès la première année, il dut renoncer à l'Agriculture : sa première récolte de bananes fut entièrement ravagée par les propres travailleurs qu'il avait engagés sur son habitation — lesquels crièrent en chœur, et plus fort que lui, que ce pays est un pays de voleurs.

Alors, un ami de Monsieur Cascaret, qui avait l'expérience des hommes et des choses d'Haïti, lui conseilla de rechercher une fonction militaire à l'abri de laquelle il pourrait faire de l'agriculture avec fruit. Monsieur Cascaret suivit ce conseil et, après des démarches rebutantes, finit par obtenir une promesse sérieuse d'être nommé commandant de commune. Et il fut nommé Juge de Paix. S'il avait sollicité d'être Juge

de Paix, on l'eût sans nul doute bombardé commandant de commune. Le Pouvoir ne serait point le Pouvoir s'il n'avait point la faculté de prendre le contre-pied de tout.

Depuis dix ans, Monsieur Cascaret végétait dans cette place de Juge de Paix ; il avait des dettes, sa femme était laide et ses filles ne savaient rien faire.

Si bien donc que ce samedi-là, lequel n'était pas assuré, Monsieur Cascaret paraissait plus revêche que d'ordinaire. Perdu dans la contemplation du mouvement qui se faisait sur la place du marché, il songeait qu'il ne pouvait aller frapper à aucune porte — quand Madame Cascaret sortit de la maison et de son index plus long que de raison, lui toucha l'épaule.

— Lunique ! fit-elle.

— Hein !... Quoi ?

— Je n'ai « rien non » pour tourner la main ici.

— Je sais... Mettez toujours les pois au feu — à dix heures je vous enverrai de quoi. Madame Cascaret poussa un soupir et rentra dans la maison. Alors Monsieur Cascaret descendit le perron, traversa le marché et gagna le local dénudé et sale où il rendait la justice. Au greffier, un pauvre être flasque, puant la misère, qui était assis lamentablement devant un vieux bureau tout bossué. Monsieur Cascaret demanda, anxieux:

— Eh bien ! Marat, rien ?...

— Rien, fit le greffier qui s'appelait vraiment Marat — Marat Luc.

— Mais c'est intolérable une situation pareille ! s'écria Monsieur Cascaret, en marchant avec fureur dans la salle. Ti - Cangnan ! Où est Ti-Cangnan ?

Ti-Cangnan était l'agent de police attaché au tribunal. Il était couché en ce moment sur un banc, dehors, près de la route — et dormait, bien qu'il fût seulement neuf heures du matin. A l'appel du magistrat, il s'était levé et venait de se montrer.

— Ah ! bien, fit Monsieur Cascaret. Ti-Cangnan, allez faire un tour au marché, il n'est pas possible que vous ne trouviez quelques délinquants sur qui mettre la main.

Ti-Cangnan, après s'être bien étiré les membres, prit son coco-macaque et s'en alla vers la place d'un air si détaché que Monsieur Cascaret en eut froid dans le dos. Et pour ne pas rester dans la compagnie de Marat qui était funèbre, les samedis, Monsieur Cascaret sortit sous la galerie de la misérable maisonnette en bois non peint qu'était ce tribunal.

En face, habitait « une marchande de salaison » nommée Madame Dubréïde, laquelle depuis quelques minutes causait des nouvelles de

INSTITUT FRANÇAIS
MEDIATHEQUE
D'HAITI

Port-au-Prince avec Zabeth, qui, elle, vendait de la quincaillerie sur la ligne même du tribunal. Comme les deux marchandes étaient séparées l'une de l'autre par la route, elles étaient obligées de parler assez fort et Monsieur Cascaret, à un moment donné, avait pris part à cette conversation mêlée d'exclamations et de rires bruyants. Sur ces entrefaites, revint Ti-Cangnan sans délinquant.

— Rien ?

— Rien.

— Tonnerre !

Et Monsieur Cascaret regagna la salle dénudée, s'assit devant une table surchargée de poussière et se mit à méditer profondément.

Mais le « Force à la Loi » l'avait suivi et, s'approchant de lui, dit ces simples paroles à voix basse.

— Madame dit'm di ou que pois ap crevé.

— Ah ! Diable !...Au diable !

Monsieur Cascaret venait de se dresser debout, l'air égaré. Marat en demeurait muet et Ti-Cangnan sans voix. Les propos et les rires des deux marchandes traversaient l'air au dehors et leur arrivaient en lignes brisées.

— Ah ! Ça, s'écria Monsieur Cascaret, est-ce ainsi que vous comprenez votre devoir ! Je m'adresse à vous deux. Moi, quand je suis dans mon service, je suis dans mon service — et je place mon devoir au-dessus de tout. Comment ? Depuis une heure, des femmes éhontées scandalisent les familles honnêtes en se livrant à un véritable sabbat, et vous restez là tous deux, béants, au lieu de faire le nécessaire. Ah ! la peur des responsabilités !

— Mais, Magistrat, cé moune-nou? Cé causé ya pé causé.

— Ça ne me regarde pas. Est-ce que les lois ont été faites pour les mouches ? Arrêtez-moi ces deux femmes, et, si elles regimbent, sifflez, et d'autres agents viendront vous prêter main forte. Allez.

Marat et Ti-Cangnan étaient à peine sorti qu'un vacarme effroyable fait de coups de sifflet, de cris de femmes, de voix d'hommes, s'éleva dans la rue — et bientôt la petite salle du Tribunal de paix était envahie par une quinzaine de personnes du quartier qui parlaient toutes à la fois.

Avec une dignité parfaite, Monsieur Cascaret parvint à obtenir le silence. Et alors les deux femmes incriminé[illegible] se plaignirent du procédé abominable du greffier et de l'agent à leur égard — eux qui étaient habitués à leur soutirer des pièces de dix centimes tous les jours.

— Pouvez-vous prouver ce que vous venez d'avancer ? dit Monsieur Cascaret, avec un grand calme.

— Mais... mais... balbutièrent Zabeth et Madame Dubreïde.

— Vous voyez que vous ne pouvez pas prouver ce que vous venez d'avancer. Ne compliquez donc pas votre cas.

A ce moment, deux voisins, ayant témoigné un peu vivement en faveur des dires de Zabeth et de Madame Dubréïde, le Juge, avec une grande énergie, les condamna chacun à quinze gourdes d'amende et les fit conduire en prison, en vertu de la loi qui punit d'une amende de onze à quinze gourdes et d'un emprisonnement de quatre jours les complices de bruits et de tapages. Aussitôt les autres envahisseurs disparurent comme par enchantement.

Restaient les deux marchandes qui ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait.

— Je n'ai pas donné d'ordre contre vous, dit Monsieur Cascaret, d'une voix onctueuse, mais puisque la police a jugé bon de vous appréhender au corps de ce fait que vous vous êtes rendues coupables d'une contravention grave, je ne puis faire qu'une chose : appliquer la loi. Toutefois, je ne saurais oublier que vous êtes des voisines... des amies à moi... et il me répugnerait d'agir contre vous. Nous allons arranger ça en douceur... Donner cinq gourdes chacune... pour la forme...

— Dix gourdes, Magistrat !... Ha ! Lunique, ou malhonnête !

Un pli sévère sillonna le front hautain de Monsieur Cascaret qui parla ainsi :

— L'article 398 du Code Pénal dit : Seront punis d'une amende de onze à quinze gourdes les auteurs ou complices de bruits ou de tapages troublant pendant le jour ou durant la nuit, la tranquillité des habitants et d'un emprisonnement de quatre jours au plus. Par humanité et par amitié, j'essaie d'arranger votre affaire. mais puisque loin de me bénir, vous le prenez sur un tel ton, la Justice suivra son cours. Je suis placé ici pour appliquer la loi envers et contre tous — et je l'appliquerai sans faiblesse. Dura lex, sed lex.

Greffier, faites votre devoir !

— Na payé, Magistrat... Na payé.

— Non ! Puisque vous n'appréciez pas ma bonté, ma mansuétude...

— Min dix gourdes là, papa.

Monsieur Cascaret eut l'air de résister, puis, par affection pour les deux marchandes, il finit pas empocher l'argent.

— Mes amies, rentrez chez vous, dit-il, et... bliez-ça.

Greffier, écrivez...

Une fois les deux femmes parties, le greffier n'écrivit rien du tout, mais palpa deux gourdes et l'agent cinquante centimes.

Et sur le coup de dix heures, Madame Lunique Cascaret recevait de quoi faire la provision du samedi et assurer celle du dimanche et même de toute la semaine.

Et voilà comment on prend son bien en mettant à mal les autres — légalement et patriotiquement.

Fernand HIBBERT
LE MATIN, 3e année, No. 840
jeudi 13 janvier 1910.

LE REALISME DE FERNAND HIBBERT

Un conteur d'une touche exceptionnelle

Il y a, en Octobre 1966, 93 ans que naissait Pierre Fernand Hibbert, à Miragoane petite ville de l'arrondissement de Nippes bâtie sur un sol accidenté et formé de massif calcaire, dans la presqu'île du Sud. Romancier national — comme un Frédéric Marcelin, un Justin Lhérisson, un Antoine Innocent —, il demeure une belle figure du mouvement littéraire de la Ronde, mouvement qui s'est développé de la fin du XIXe siècle jusqu'à l'Occupation Américaine.

Raisons de la nouvelle tendance

Vers la fin du XIXe siècle, les esprits étaient fatigués du patriotisme déclamatoire qui avait suivi et accentué un lyrisme prolongé. L'horizon politique, chargé de nuages, rappelait l'humiliation subie à l'occasion de l'« Affaire Luders » ; la paix intervenue entre l'Espagne et les Etats-Unis d'Amérique du Nord quant au statut de Cuba ne dissipera les inquiétudes qu'à la formation d'un gouvernement local dans cette île voisine ; le discours du Président Théodore Roosevelt au Congrès des Etats-Unis en 1905 constituait une véritable menace pour la sécurité nationale ; l'attitude de la France, révélée par une déclaration du Ministre des Affaires Etrangères de ce pays, acculait la petite République d'Haïti à se replier sur elle-même avec ses problèmes, ses craintes, ses alarmes... Le contexte international semblait hostile à l'évolution de notre pays.

A l'intérieur, nos désordres, l'arbitraire de nos régimes militaires n'étaient pas faits pour rassurer les esprits...

La veine des émotions excessives et des phrases ronflantes avait été épuisée par l'Ecole Patriotique.

Justin Lhérisson fonda, en 1893, LA JEUNE HAITI, revue qui se publia durant trois ans, avec la collaboration de Seymour Pradel, de Mirabo Drice. L'Association du Centenaire essaya de renforcer les liens nationaux à l'occasion des fêtes commémorative du centenaire de l'Indépendance Nationale, fêtes que le journal LE SOIR de Justin Lhérisson souhaita « dignes des Géants de l'Histoire que furent nos Pères, les Fondateurs de la Patrie Haïtienne ».

1898 ! La revue LA RONDE fait son apparition avec Pétion Jérôme le jeudi 5 Mai. Cette revue ne survécut pas à son Directeur, mort en 1902 ; mais elle marque assez l'époque pourqu'on parle communément

de GENERATION DE LA RONDE. Si ce mouvement a été le « réceptacle de toutes les tendances et de toutes les générations », pourquoi parler de GENERATION DE LA RONDE ? L'expression MOUVEMENT DE LA RONDE conviendrait mieux, à mon avis. Sous la plume de Dantès Bellegarde, Secrétaire général de la Revue. nous lisons que les directives du mouvement embrassaient ces trois points : a) Ramener nos écrivains au juste sentiment de l'art, b) bannir de notre littérature les imitations inintelligibles qui la déparent, c) creuser notre vie nationale pour en extraire ce qu'elle renferme d'original, de vraiment esthétique.

Massillon Coicou a patronné, tout au début, ce mouvement ; il fut le « Maître ». Oswald Durand, saluait cette poussée vigoureuse de lumineux artistes. Autour du mouvement faisaient la ronde des poètes, des historiens, des critiques, des romanciers. Ces derniers, délaissant la manière d'un Demesvar Delorme, s'étaient donné pour tâche, en face d'un continent hostile et d'un monde dur à la compréhension, d'exploiter l'immense fonds de contradictions, d'originalités du MILIEU SOCIAL Haïtien. Peut-être cette prospection donnera à l'Haïtien d'autres raisons de lutter et de se faire comprendre.

Il n'était plus question « d'exalter », mais « d'observer » de «voir»... Déjà Dantès Bellegarde écrivait : « Notre admiration sera entièrement acquise aux écrivains qui, absorbant en eux toute la vie physique et morale de notre coin de terre, auront rendu les bizarreries et les beautés de notre nature et marqué leur œuvre d'un cachet vraiment national.»

Ces romanciers ont nom : Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Antoine Innocent, Justin Lhérisson, etc. C'est avec eux que s'est affirmée cette tendance : prendre les paysages locaux, le milieu national et les Haïtiens pour cadres et instruments du roman.

Que dire du réalisme de Fernand Hibbert ?...

Ouvrons ses romans...

Peintre et témoin...

Pierre Fernand Hibbert est un PEINTRE DE LA REALITE HAITIENNE, sinon le plus expressif, du moins l'un des plus pénétrants. Il est l'auteur d'un seul livre intitulé, avec bonheur : « SCENES DE LA VIE HAITIENNE », couvrant une période s'étendant de 1883 à 1915. Ministre d'Haïti à La Havane (1915-1921), il rentra en France en 1920, en voyage de congé, pour se voir privé de tous ses manuscrits qui ont été la proie d'un incendie éclaté à la gare du Havre ; ainsi ce fâcheux accident lui a empêché d'ajouter de précieuses pages à son unique livre, formé de plusieurs volumes avec des titres particuliers, un livre très digne d'être publié. C'est tout de même dommage !

* * *

Né le 8 Octobre 1873, Fernand Hibbert écoula sa prime jeunesse dans sa ville natale, Miragoane, jusqu'en 1883, date de l'entrée des Li-

béraux en cette localité « pimpante de fraîcheur et d'illusion ». Il passa cinq ans au Petit Séminaire Collège St-Martial qu'il abandonna pour se rendre à Paris où il achèvera ses études classiques ; il y fera ses études supérieures.

A son retour en 1894, il est comptable au Ministère des Finances. Il se détourna bien vite des affaires commerciales pour s'engager au Lycée Pétion, en 1904, comme professeur d'Histoire ; à partir de 1907, il enseigna la Littérature Française au même établissement. Après quinze mois au Ministère des Relations Extérieures comme Chef de Division, il se signala, de 1915 à 1921, à la direction de notre représentation diplomatique à la Havane, à titre d'Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire, poste qu'il laissa le 25 avril pour succéder à Frédéric Doret au poste de Secrétaire d'Etat de l'Instruction Publique ; Hibbert restera à la direction de ce Département jusqu'à la prestation de serment du Président Borno le 15 Mai 1922. C'est lui qui rendit obligatoires les épreuves d'Histoire d'Haïti au Baccalauréat. Il mourut à Port-au-Prince le 19 décembre 1928, à l'âge de 55 ans.

Tout jeune, il débuta dans LA RONDE, le cénacle de l'intellectualité haïtienne, où il fut introduit par le poète Probus Blot. Dès ses premiers articles, les lecteurs saluèrent en lui un écrivain doué d'un sens d'observation aigu et soucieux d'une rigoureuse exactitude dans ses récits.

La publication de SENA en feuilleton dans le journal LE SOIR lui consacra définitivement la faveur de notre public intellectuel. « *Séna* » parut en 1905. C'est tout un monde ; c'est le tableau d'une époque, d'un milieu. Le lecteur voit évoluer le Sénateur Jean-Batiste Rénélus Rorotte — qui « n'était ni noir, ni mulâtre, ni griffe » — qu'on appellait Séna ; évolue également Gérard Delhi avec une philosophie amère ; à la manière de Sylvestre Bonnard d'Anatole France, il fait les frais de la plus grande partie du roman ; évoluent également d'autre éléments qui forment un cadre approprié aux démarches sociales de « *Séna* ». Les dialogues, les conversations apparemment interminables ajoutent au charme de la lecture.

Deux ans plus tard, voici « LES THAZAR », scène de la grandeur et de la décadence d'une famille bourgeoise des hauteurs, enrichie par les « affaires » de toutes sortes. Pages colorées et frémissantes de vie où l'on observe les conditions dans lesquelles évolue la société haïtienne. L'auteur décrit avec crudité les milieux parlementaires haïtiens, les milieux financiers, milieux où dominent l'argent, l'égoïsme, l'esprit de lucre.

« ROMULUS » (1908, Port-au-Prince, Imp. L'Abeille) dédié à son père Cédieu Hibbert, a pour théâtre Miragoane. « En ce temps-là, Miragoane était une petite ville prospère et vivante. Les vieillards étaient

affables, les femmes enjouées et les jeunes gens débordant de fantaisie » (p. 9). « Si jamais en un coin de terre bénie, le bonheur s'est trouvé répandu sur une portion du troupeau humain, ce fut bien sur Miragoane du commencement de l'an 1883 »... C'est dans ce coin béni que va se dérouler un drame : l'Affaire des Libéraux. Un malheur s'abattit, en effet, sur Miragoane : l'arrivée en trombe de Boyer Bazelais et de quelques uns de ses amis. « Romulus », qui donne son nom au récit, est un commandant d'arrondissement. Personnage sympathique. Vient Merlin, élément représentatif de Miragoane, parure de la localité, mais qui « avait l'esprit gâté par le sentimentalisme de l'histoire des Girondins et le philosophisme risqué de la dernière manière de Victor Hugo ». Cet « homme, d'esprit », c'est Hibbert qui écrit, « était sensible à la déclamation et par conséquent dépourvu de tout sens critique » (p. 33). « *Romulus* » est un roman politique comme « *SENA* ». Nous y puisons des renseignements sur le drame de Miragoane. Boyer Bazelais nous est présenté. Hibbert a fait de l'histoire ; des personnages imaginaires rencontrent des personnages qui ont vécu. Il est à remarquer que l'auteur a donné ses références.

De 1908 à 1910, alors que se publiait dans le journal LE MATIN d'exquises pages de Constantin Mayard, d'Arthur Lescouflair et de tant d'autres, les lecteurs du quotidien de Clément Magloire savouraient, avec une douce satisfaction intellectuelle, les contes de Fernand Hibbert qui, pour la plupart, ont été réunis sous le titre suggestif : *MASQUES ET VISAGES* (320 pages, Imprimerie LE MATIN, 1910). L'auteur y a brossé des masques et visages, véritables mosaïques de types de tout acabit, — gens pratiques, intellectuels, politiciens, négociants accapareurs, épouseurs de belles dots, etc.

Hibbert est un conteur d'une touche exceptionnelle. Chacun de ces contes est une perle, un petit chef-d'œuvre : Il y a, par exemple. L'AMENDE, publié en 1910 dans LE MATIN. Nous reproduisons dans ce numéro de CONJONCTION ce conte qui certes plaira aux nombreux lecteurs, haïtiens et étrangers, de cette revue. Je préfère ses contes même à ses meilleurs romans.

Toujours de 1908 à 1913, LE MATIN a publié aussi en feuilleton LE MANUSCRIT DE MON AMI qui ne sera réuni en volume qu'en 1925. En cette même année, il ajoutera un nouveau chapitre à son livre SCENES DE LA VIE HAITIENNE, un chapitre plutôt pâle à côté des autres : LES SIMULACRES, Il pensait que l'univers de nos mensonges est plein de choses à étaler au grand jour...

* * *

L'œuvre de Fernand Hibbert est un témoignage. Un témoignage sur tel ou tel type d'Haïtien. Un témoignage qui saisit l'homme haïtien dans sa réalité la plus profonde. Les romans d'Hibbert sont des romans

bourgeois. Le menu peuple — spécialité de Justin Lhérisson — n'y avait pas sa place.

Il s'est révélé un clinicien fouillant la « plaie haïtienne », le front serein, l'âme envahie par la tristesse. Son œuvre est une source de renseignements sur la société haïtienne quant à ses préoccupations, son existence quotidienne, ses préjugés. Jamais œuvre littéraire n'a été plus chargée, sur le plan national, de vérités, de traits piquants sur les tendances, les mœurs du monde social et politique de chez nous. Aussi aura-t-elle, cette œuvre, une vie aussi longue que celle des Haïtiens.

Ernst TROUILLOT

NOS ECRIVAINS A L'ETRANGER

Le Poète Gérard Etienne a été édité par la Maison ESTEREL. Le lancement du recueil : LETTRE A MONTREAL, au Perchoir d'Haïti, a donné lieu à une belle manifestation culturelle haitiano-québecoise. Les nombreux Poètes présents ce soir-là, ont participé à un récital impromptu

* * *

Le 26 mars, à Trois-Rivières, Province de Québec, HAITI-LITTERAIRE donnait un récital au Rupin Noir. Les trois Poètes : Serge Legagneur, Roland Morisseau et Anthony Phelps ont offert au public trifluvien un montage de leurs poèmes sur le thème de l'Amour-Absence.

* * *

Nous apprenons avec plaisir la signature d'un contrat intervenu entre le Poète Serge Legagneur et la maison d'édition québécoise ESTEREL. Le recueil de M. Legagneur : TEXTES INTERDITS paraîtra l'automne prochain.

* * *

Monsieur Maximilien Laroche, auteur de « Haïti et sa Littérature » édité par l'Association Générale des Etudiants de l'Université de Montréal, a étudié comparativement les littératures haïtienne et québecoise dans une série d'articles paraissant dans la Revue montréalaise : L'ACTION.

Liminaire

Le petit nègre schizophrène
s'en allait au fil du vide
« s'en vint un soir chez le boucher »
Il rencontra le chat botté
le petit prince et ma mère l'oie
et retrouva la belle Alice
qui sommeillait
entre la mousse et les cailloux
Le petit nègre schizophène
prenant la peau du prince charmant
pour son bonheur ou ses tourments
réveille Alice
au beau pays du roy dormant

Chant III

Maison lourde et silencieuse
Maison de tant de connaissance
entourée de la vigilance des pierres
et gardée de colonne à l'Antique
O profondeur sitôt le marbre dépassé
Alice au pays des mots
lisse les poils du Chat Botté

* * *

Derrière les doigts du vertical
un pan de bleu remet tout en question
Vieux papier verre et bois
j'attends Alice en calculant le ciel
Masques primitifs
gravures japonaises
derrière le totem
le sang est scellé
Alice au Musée
première de cordée
Pierre façonnée selon le toucher
et le centre clos autour du mystère
Alice au Musée rêve d'Osiris
Enluminure et sarcophage
le passé n'a plus d'épaisseur
Alice à l'Etable a grandi d'un degré
Croque-mitaine et coupe-mort
Alice a refait son blason
dans la sueur dit le sud
dans la sève a dit l'ouest
dans la salive dit le nord
dans le sang a dit l'est

* * *

Un homme s'est coupé en trois en quatre
sur le pont qui flotte
Un homme s'est fendu en trois en quatre
sous le pont qui rampe
Un homme s'est brisé en trois en quatre
sur le pont en miette
Un homme s'est coupé fendu brisé
Le soleil ne fait plus la lune
Le Fleuve ne fait plus la pluie
Amen

Alice Alice tous les oiseaux morts
car vos doigts n'ont plus d'ongle
La mousse est froide et les cailloux de glace
Alice a quitté la couveuse sur ses chaussons de feu
Ma main dans le vent a gelé comme eau
Alice absente aiguille de silence
poupée féroce ô marionnette
mimant la danse de la mante
je ne possède point la science des ficelles
je ne peux rien construire de la pierre et du bois
hormis les mots Alice tout redevient poussière
amen
Sainte Alice d'étoile de mer
priez pour mes oreillettes
ayez pitié de mon aorte
Madone écartelée entre l'ancien et le nouveau
que vos membres lustrés me soient complaisants
Le secret de l'Egypte c'est le triangle Alice
Sainte Alice équilatérale
je vous adore de tout mon cercle
et cela fait un œil sans paupière ni cil
qui vous vénère de son regard de sphinx
amen
Amen
Et je reprends mes mots
Sur toutes les surfaces
le ciel la terre
la mer et le papier
je refais votre nom à mon image Alice
Les poulpes ont volé leurs formes aux étoiles de mer
et l'océan n'est plus qu'un ciel liquide
mes mots dérivent mieux sur l'eau
amen
Le dard des oursins recule devant moi
Je tue les méduses d'un seul coup d'index
et l'œil noir des poulpes ne me trouble plus
Pour mon bonheur ou mes tourments
Alice devient sirène
amen
Amen
et ce n'est pas la fin
il me faut sans cesse reprendre le chant
une Alice neuve dans les mêmes membres
surgit à mes yeux
Le ciel la mer

la fin et le commencement
amen
Adam et Eve
et puis la pomme et le serpent
amen
L'amour la mort
le sperme et le repeuplement
amen
La guerre la paix
et les nouveaux gouvernements
amen
Le chat et la souris
mais le chien fait la garde
amen
L'oncle sam et fidel
mais l'ours montre ses griffes
amen
Le frère untel
retrouve un nom dit la radio
amen
Les québecois
sont nègres blancs dit le poète
amen
Les congolais
mangent les blancs dit le journal
amen
Amen
Pourquoi les chiens ont-ils des cimetières
Quand tu mourras disait ma mère tu seras mis en terre
les cimetières sont lieux bénis
amen
Au paradis des chiens la muselière est de rigueur
amen
Amen
la pluie et le beau temps
amen
amen
et je m'en fiche
et je poursuis ma migration vers le néant
amen
Et cela continue dans la même cadence
et la même veine
Sueur salive sève et sang
c'est le temps du silence sans douleur
Le lit ouvert selon la vague

la main fermée selon le sang
Je ne crois plus au père noël
depuis qu'il s'est coupé la barbe
amen
Et je casse un orteil au poème
pour mieux te repérer ô mon étoile cardinale
Sainte Alice de chair et d'os
femme portée sur une onde algébrique
le vieux Roy masochiste
s'est taillé un manteau dans la peau de la reine
amen
On a cueilli sur la face du ciel
les grands oiseaux de pierre
qui volaient à trois temps
Sur la plainte du vent et ses talons de verre
Alice danse le pas de l'éteignoir
amen
C'est le temps du sang-bague
le temps du sang-brassard
que fais-tu sur le sable enfant plus triste que la lune
— Je vais à l'enterrement du papillon
Amen
Noël noël flocons de mort
on m'a taillé le cœur comme un diamant d'Afrique
Amour amour supersonique
jésus est né dans la radio
amen
Et que dit sœur Alice au chateau-fort-confessionnal
— Le passé renaîtra sur l'image de la mer
car reviendra l'étage du milieu
En mille nœud se mêlera ta langue
si jamais tu dévoiles le secret du duvet
Amen
Amour amour supersonique
rien qu'un frisson d'aimant
pourtant comme elle tranche Alice
ta voix de cartésienne
Amère est l'eau du puits
Sueur salive sève et sang
pourquoi le ciel s'estompe-t-il
quand tes doigts me délivrent de la mort
Nord sud est ouest
qui parle de barrière recomposée de vent brûlé
et quelle danseuse au sourire blanc
pointe sans cesse sur mon cœur

Le blanc et le noir le rouge et le jaune
pourquoi tes mots s'estompent-ils
quand dans l'obscurité
ma main rejoint ton point de chute
Vieux papier verre et bois
enluminure et sarcophage
Alice à l'Etable a changé de peau.
Amère est l'eau de pluie sur le corps de la femme
amère l'eau du puits au domaine impassible
La déesse a cassé les cordes de l'aube
et dansent mes fantômes sur les toiles d'araignée
amour amour supersonique
Comme elle est attentive la balafre de la femme
aux moindres gestes aux moindres sons
comme si des mots de feu tombera le vocable
sésame d'innocence
Réveille-toi Poète
ce n'est plus le moment de mendier le poème
Demande au fil du sabre le secret de la vierge
mais respecte le spectre
qui décompose la lumière
pour ton plaisir et ton ennui
Amère est l'eau de pluie
amère l'eau du puits au domaine de la mort blanche
Poupée cousue de fils de pluie
poupée imaginée au sexe d'étoile filante
ô ma noyée de tous les jours
j'évente sur ton corps la trace des brûlures
Plus rien ne doit rester du rêve
ce trou d'eau où l'été se noya
Sable essoufflant sable de coquillage
à pas de plante Alice se consume
entre la mousse et les cailloux
effaçant à jamais le poème sacré
et tout s'éteint
soufflé

* * *

Le ciel et la terre
la mer et le feu
je refais mes veines
Longueur et largeur
hauteur et puis temps
je rejoins mes os
Le blanc et le noir
le rouge et le jaune

je revêts ma peau
Sueur salive sève et sang
adieu boucher et chat botté
botte mitaine et coupe-vent
adieu serpent et ma mère l'oie
croque-mitaine et coupe-mort
Nord sud est ouest
le petit nègre schizophrène
est rentré dans ses gestes
redevenant Seigneur de la voie lactée

(Extrait de Points Cardinaux)

Vierge des joncs

Filigrane ! filigrane ! couleur d'alcool et de tabac !
Mon cri d'enfant malade !
Mon monde au cœur blessé !
Vingt aunes de ciel bleu où chantent le printemps et le soleil,
font éclater l'amour
à chaque pas de papillon,
à chaque bruissement de fleur qui s'entr'ouvre.
O ma fumée plus dense que les larmes
je ne crains pas l'hostie qui monte des lèvres de la momie !

* * *

La fenêtre a rencontré le ciel sur son passage
et plus jamais ne s'ouvrira
que sur l'essence et la semence !
O ma Virgule en noir et blanc, ma pause indispensable.
regarde la libellule
mimer les gestes familiers d'un mort.
Au verso de ma main plus lisse que la mer
le lampadaire inexorable chante un air de suicide,
l'écho funèbre de mes mots répète une même sentence :
L'espace est toi ! L'espace est toi !
Et mon suicide est une renaissance, ô ma corde, assassine !

* * *

Dans le mutisme de mes lèvres, je te recrée
larme de joie jamais tarie.
Fossile, je rejoins dans tes lignes effritées
la trace de la vie, les limites de la cendre !

* * *

O ma raison plus lumineuse que la plage,
ton cou cerné de souvenirs ignore ta conception.

Le ciel a retrouvé le goût de la mer, et le sel, l'immortalité du sable
où tu te reposes plus que le fruit dans la bouche.
Je n'oublierai jamais le vent qui souffla sur ta braise,
ni ton sein plus ému que l'enfant surpris par l'éclair,
ni le tremblement de tes pas sur le seuil de la chambre,
Vierge des joncs au cœur de paille sèche !

* * *

Sablier ruisselant de seconde,
pas même un mouvement d'herbe folle,
le plus petit geste vert de la feuille
révélant la présence du vent !
Sablier ruisselant de seconde,
j'écris mon poème avec le sable silencieux du temps :
mon rêve s'est enfoncé la chair dans la vie d'alentour !

* * *

Limon informé à mon image,
nous remonterons toutes les nuits nos vertes veines,
vers le temps de lune dans la chute volante,
car l'innocence de la chèvre
bêlera toujours contre tes seins en fruits de mer.
La cigale a retrouvé son chant,
chant du cachot de la pluie lente.
Dans le centre de la pierre,
dans la lampe qui fume et ta saison d'amante,
la cigale me vole le secret de mes roses.
Crépitements inlassables de la pluie sur ta chair neuve et vivace !
Dans ton corps, vers la mer seul ouvert,
je vois les mains chercheuses,
les doigts anguilles qui se tressent,
et je suis le mûrissement d'or de l'orange.
Petite âme violette sur la nudité de la table,
tout mon vertige prend sa source
dans les rites dansants des ancêtres.
Je te placerai entre les valves du monde
comme une pierre unique !
Mon orgueil est de t'avoir aimée au plus fort de la sécheresse,
en plein désert de sable et d'innocence
où je m'expliquais dans le silence du midi !

* * *

Douce fille des fontaines où tu buvais le verbe impur,
voici l'étang fautif qui te lava de l'amertume
la main coupable
qui te mena un midi blanc
vers les mots plus humains de ma bouche,

la paille où tu compris ta forme !
Nous avons évité l'eau trop calme du piège
et contourné la calme flaque où croissent les épines.
Le nœud coulant des larmes se défait, croulant
Le verbe amer se dissout à l'air du large, corrosif,
et la soie de ta peau
sécrète son lait au pas lent du soleil.
Voici la table où notre amour éclatera en pleine justice,
et le verre et la nappe
l'assiette comme une auréole.
Voici la rue pour accueillir nos pas,
le portail
les objets du culte
l'arc
le triomphe !
Seule ta main dans la mienne continue la soif et la faim.
L'Histoire dira ta voile et le mât de misaine.

* * *

Bel oiseau indécis de ma tête,
entre l'aire du cœur et celle de la raison.
l'heure se ferme sur le monde !
Fragilité de la fleur dépouillée de son suc
ô violette du songe !

* * *

Copeau fragile entre les doigts de nicotine !
Eau bleutée d'indigo des fontaines !
Deux doigts d'alcool : dix ans de rêve
et la marche du monde s'accélère !
Brune vierge des joncs
que ta feuille me blesse au passage
ma peau coupée sentira mieux la brûlure des larmes.
Vierge ambrée du songe je ne veux pas rêver.
Je veux garder les yeux ouverts dans l'eau de ma Ville.

* * *

Pluie d'étoiles des mots !
De marche en marche,
sur chaque main de nuage,
le soleil fait lever la semence.
Couronne jusqu'à la ligne de l'horizon,
pour grimper vers le ciel !

* * *

Beaux yeux de ma tendresse
souple est l'algue dans l'eau !
Flamme pure du songe,

douce est la main sous l'eau !
Lente, l'eau file entre les doigts
algue mouvante
ô tain de l'eau !
Vierge des joncs aux pieds palmés
tu remues la mémoire de l'onde,
l'eau se souvient de tous nos gestes !
Réveille-toi, coquille !
fine fleur de la mémoire !
Petite fille qui danses sur l'étang,
tu te défais de tes gestes anciens
au seuil de ton triomphe.
Silence, garde ma bouche de t'offenser,
garde ma tête
de te fermer mon cœur au nez !
Les peines excessives font le tain du poème.
Vierge des joncs aux pieds palmés,
gardeuse du silence où l'eau mûrit,
garde ma main de te saigner !
Dors !... mon roseau fragile,
j'écoute rêver la mer !

1963
(Extrait des « Poèmes impairs de la Poupée miraculeuse »)

Dame d'amiante

Un peu avant que vienne la pluie avec son geste immémorial
et sa façon très personnelle de chanter sur une même note —
comme si nous étions sourds qu'il faille répéter les mêmes phrases,
mouillées, tempées,
les mêmes syllabes ruisselantes,
pour qu'elles franchissent nos tympans —
Dame d'Amiante, un peu avant que vienne la pluie,
je t'ai voulue entre mes bras comme un feu clair !
Un peu avant que vienne la pluie et son cortège de désirs fous
plus tactiles et sexuels
Dame d'Amiante, ô ma Vierge des joncs,
je t'ai souhaitée sur le chemin sec du poème
tapis ayant subi la purification du feu !
Il me prend le besoin de me faire une cendre pure !
Il me prend le besoin de m'approcher de toi,
jusqu'à ton centre incandescent de volcan en veilleuse !
Que ne puis-je amorcer ton bouillonnement de lave,

avant que vienne la pluie abattre le feu sous la cendre !
Je ne m'aventurerai point sur la pente de la pluie,
ni ne marcherai sur l'insécurité de la glaise.
L'argile humide, fauteur de chute, troublerait la sûreté de mes pas,
et quelle boue informe et molle il en résulterait
si je me lavais sous l'orage
Avant que ne se taise le chant de la conque marine dans les
interférences de l'orage,
Sylvigne, je te revois couchée parmi les joncs
mordue au plus secret par mon seul souvenir
et la masse trop lourde de ta chevelure
te fait un oreiller où vainement ta tête recherche un creux qui fuit
et se déforme !
Un peu avant que vienne l'orage avec son geste immémorial et
son cortège de désirs fous
ô ma Dame d'Amiante,
J'ai refermé la porte sur la pluie et sa chanson trop bête.
Ma mémoire, gardienne de la flamme, libère un peu de lave !
Année verte du souffle où se déploie le temps de l'abandon !
O géographie tourmentée de l'absence !
Nous lisons l'avenir dans la poussière de la voie lactée.
C'est le règne du silence tranquille où la langue attentive du Chœur
est à la merci d'un chant.
Dame d'Amiante, notre parfaite étreinte en chantait les signes du
zodiaque
et la chanson du vent mateur, inlassablement polissait la soudure
du sable et de l'eau
chemin silencieux de copeaux humides
vers l'outremer de ton sang royal.
Ton amour de courte vague
telle une main plus nue sous l'eau qui la possède
ne voulait pas abandonner le sable !...
Année verte du souffle,
l'abandon s'éclaircit du bourgeon.
Le nœud dur de ton sein
lumière charnelle de ma soif
dessine en gestes lents la face externe du songe.
Dame d'Amiante, c'est maintenant le temps du mûrissement avec
la mer, avec l'espace,
la balbutiante étape des réponses
de la distance plus physique où les ombres se purifient,
et notre amour plus que jamais s'écoute vivre dans la promesse
du fruit et le gage échangé !
Automne plus humain de ciel humide,
Sylvigne, nous vivons à la belle étoile

toutes valeurs en nous trouvées dans l'accords de nos mains.
Qu'il s'en aille, celui qui doute du soleil !
Toi, reste à ma gauche comme une attestation sur la corde ondulante.
Le torrent du mensonge se taira dans la mer
ô mer Violente de l'Amour !
Il est un paysage martyrisé par les enfants
et qui ne cesse de croître ses arbres
et d'éclore ses fleurs.
Sylvigne goutte de sang
Il est une mer mise à genoux par les enfants
et qui ne cesse de porter ses vagues
sur la plage.
Sylvigne feu et forêt !
Il est une plage qui pleure et crisse
sous les pas des enfants et leurs coups de pelle.
Sylvigne mon cri plus pur éclaté jusqu'au ciel !
Il est un lieu de poésie
où n'entrent pas ces enfants-là,
ô ma Dame d'Amiante !
Savon d'algue ! Savon d'algue !...
l'hirondelle a mordu au cœur mauve de l'été,
Une goutte de lumière sur la corde unique gratte un même refrain,
chanson de cigale sèche contre le ciel inépuisable.
Poupée à la voix de silence,
sous tes doigts de prière tu as caché mes yeux.
Même aveugle je te reconnaîtrai si c'est toi qui me touches !
Poupée de lainage, toi le verso de l'eau
le temps pluvieux de la descente nous opporte des restes de fleurs.
Quand le ciel achèvera sa course sur ta paupière éclaboussée de rire,
la nuit s'appuiera contre mon cœur pour se refaire une pureté,
J'inventerai pour nous deux une nouvelle enfance
où la mer retrouvera son sens de sel dans le prolongement de nos lignes de chance.
O toi la plus aimée,
Poupée de limon purifiée par la sève,
il est désormais un lieu d'eau nécessaire à ma joie,
un lieu de terre et d'amandiers où tu as conduit mes pas.
Les fleurs du laurier rose deviennent blanches dans le soir,
le silence extasié se dilate,
et au bord de l'eau bleue, artificiellement bleue,
mais qu'importe l'artifice, puisque tout dans ce lieu,
a la saveur de l'eau où le ciel se dilue ?)
et au bord de l'eau bleue nécessaire à mu joie

INSTITUT FRANÇAIS
MEDIATHEQUE
D'HAITI

s'élève la vibration de l'Amour !
Dans mes veines coulent tout le sang du monde,
tout le feu des hommes.
Des mains d'onction je n'en veux point.
Ni des sourires de porcelaine.
Ni de la tiédeur mauve
rappelant les faux cierges des chapelles ardentes.
Vibrations de la plus basse plaine
vibrations de la plus haute plainte
chaque homme est un éclat de bois résineux !
Sylvigne, Poupée articulée,
l'Amour recomposera la torche comme un puzzle
la poésie miraculeuse aura le dernier mot !

(Extrait des « Poèmes
impairs de la Poupée miraculeuse »)
Anthony Phelps
de Haiti-Littéraire
1963

* * *

amour perdu amour aux membres minéraux
mes nymphes folles aux yeux soufrés
amour aux doigts multiples de larmes
tout cela n'est plus pour nous secret de pierre
la légende cherche son nom redis-le lui
nous avons aussi peur des mains que de l'eucharistie plus pure
que la sueur au front du nouveau-né
avance donc puisque la vie n'a jamais craint le sable
il nous faut tant de nuages pour nous parler de nudité dissoute
ô mon temps de bulles avortées
tu seras la momie de toute vérité
et je boirai ta saison
où sont ta nichée et toutes tes feuilles envolées
pour te recomposer cet air d'après-larme
où les chevaux agiles mangeaient l'azur pour l'innocence et pour
la mort
toujours une pensée précise sur la chandelle
il ne fallait point sur le nombre croiser la pourriture
mais je n'aurai jamais souscrit aux rébus de la pierre
j'ai trop longtemps juré à la vie à la mort
j'écrirai sur une main plus large que celle où meurent les mégots
que la nuit reviendra l'œil au ventre
dans un nouvel appel de lumières et de chutes
la crainte démise parmi les éclopés
j'aurai déposé contre le sort et contre l'espérance

seulement des roses à la plus-value sur l'incertitude sur l'envie
car il faudra revenir malgré l'amanach
cela importe peu que nous soyons partis du soleil
que nos crânes soient morts de tout refus
contre un malheur de dernière pluie
ô mon temps de lune atroce mon nirvana du déluge
mes chameaux boiront tous aux creux de tes désirs les plus chers
et tu ne t'opposeras plus à mon élan d'astre aveugle à ma porte
à mon suicide
pour gager contre la nuit contre la terre
tu devras manger toute l'absurdité de ma chanson
contre toute raison
car la raison y est absente
et mon amour d'autre saison
je ne le dirai pas au prix de tous les rêves du monde
puisque c'est ici la seule façon de te garder intacte
entre l'étoile et la coquille
entre toutes anonyme
en t'appelant simplement Mon Amour
et que tu me comprennes hors de toute surprise
sinon je détruirai tous les livres écrits à ton seul nom
pour que meure cet orgueil d'avoir été aimée
je t'affranchirai à tout jamais
des colliers autres que mes larmes
des voyelles autres que les miennes autres que les tiennes
et ce sera encore pour toi encore tout mon délire
pour ne plus parler de toi
j'en appellerai au fétichisme de mes souvenirs
à ma bouteille à mon cigare
à la poésie il est vrai jamais veuve de toi
tu ne t'en doutes même pas
qu'un poète à ton ombre inscrive l'immortalité ô mon Hélène innomée
tant et tant que je n'en sais plus rien
que tu n'y peux plus rien
car me voici aveugle de tous les maux de tous les mots
ignorant jusqu'à ta direction de galaxie nouvellement découverte
et je te défendrai désormais d'être plus transparente que toi
plus forte plus tangible que ta pensée en moi
je te défendrai sans cesse contre ta propre image
contre moi-même jusqu'à la haine jusqu'à la haine
maintenant dis-moi tout ce que tu me dois
que tu es née de moi que tu commences à moi
la chair l'eau la lumière et aussi mon amour
jure-moi maintenant que tu me dois tout cela tout cela

ou plutôt ne dis rien
car je t'aimerais tout autant muettè aveugle désincarnée
et peut-être m'en voudrais-je de ne t'avoir point conçue
parmi tant d'autres feux parmi tant d'autres larmes ô ma nécessité ô ma chronique
dont me voilà chaque jour plus avare que la mer de l'infinité de ses moindres cailloux
toi la ponctuation flexible partout et jamais sise dans mon délire
qui te ressemble à s'y méprendre

Serge Legagneur
(de Haïti-Littéraire)
(Extrait du poème : Urinaires, 1963
in Textes Interdits.)

Chanson de Roland

J'ouvre ta voix aux sorciers de minuit
Aux animaux sans visage qui hurlaient après moi
Tout enfant que j'étais blotti contre l'été
A ma poursuite je m'en souviens
Les grands peupliers peuplant ma tête de gros bateaux
De feuilles de papiers qui tanguaient de lassitude
Je m'étais fait Prince de l'Eau
Croyant voir l'écrin d'or des fées de mer
Vibrant de fraîcheur électrisée et de songes increés
Ta gravitation autour de la lampe
Tes seins en parapet d'ivoire
Mon crâne détendu
Détaché des longs fleuves à caractères de momie
Enfouis dans la tour de nausée
Je t'ai parlé du drame
L'écran du jour déchiqueté en pépites de souvenirs
Qui pour n'être point imperceptible
Vautrait au raz-de-marée du vent
Ah ! la toile d'araignée du silence
Tant d'appâts tant de hublots
La fenêtre du grenier ouverte sur le voyage
Quand la terre se détache pour me rejoindre

* * *

Et c'est le mur qui demeure ma notion suprême
Le mur pareil à la grille de pluie du tribunal
Où s'entrechoque le temps ivre d'âpreté
La nuit ma veillée interminable

La lune ma tenture devant les maisons de cendre
Devant les croix d'os où s'émeuvent mes cheveux
Pris dans le gouffre des sentinelles de la loi
Je l'aurai réclamée
Ta nudité à refaire le vertige de la création
Réhabilitant la folie parmi les toits d'ardoise
Et les fêtes marines
Et les cœurs tordus de sangsues
Jusqu'au mât des saisons de ton corps de chaux

* * *

O genèse agreste de l'amour
Enroule-toi
Escargot dans l'amoncellement de ce qui fut
Comme songe de pierre mouvante des tombeaux
Jusqu'à mon plain chant
Où il fut dit de moi que j'étais homme
Entre dans l'antre de mon feu château
Ici-gît le premier baiser
Les morts qu'on-ils à me restituer
Moi dans la vétusté des ponts et des cloches
Raidi dans mon poing mal-ému
Requis au seuil de la légende
Tourne-toi sur l'argile de mon axe
Tu sortiras par mon palais
Inconnu des cendres de mon repos
De ma folie érigée en loi immuable
Soudain l'étrave fut rompue
Sous l'amorce de mon arbre
Vers le cercle de la mer en mal d'enfantement
Endimanché je sautai dessus les bossoirs bossués
De ma naissance ma fin confondue
S'incurve avec le mal et la chanson du poupon
J'étais cet embryon de moi Malgré Moi
La descente s'épela sans dessus dessous
L'officiant se tut au faîte du miroir
Où gît le déluge escarpé d'arabesque
Le fœtus brisé de la lampe
S'immobilisa Toute la clef de l'énigme fut
A l'affut elle aussi des fols enchantements
Le verbe restitué dans sa genèse
Ecourta sans délire ses cornes au mystère
Dans un alliage de mémoire insolite
Où irais-je dit ma voix au spectre de ma présence

Mon homme à moi rêve d'efficience O chair exilée
Identifiée à cet autre être de moi ô terre mon escargot
Enroule-toi plutôt
Délivre - toi
Du long serpent diurne du temps Tue
A travers le verre de ton absence s'offusque
L'enfant endimanché donnant dos au coquillage
Voici mes nuits dévorées mes feux mes vers de terre
Je me tiens à l'orée de ton corps
Mon angoisse toute pareille à l'hiver
Qui façonne à sa façon ce crâne que je te tends
C'est pourtant bien triste mon chant à te chanter
Au delà de ce décembre d'apparence
Et ma voix gît
Ci-gît ma voix et tout le reste
Avec les vitrines où se tiennent
Comme des bougies mortes du Saint-Esprit
Voici les rues mouillées qui ressemblent à tes cheveux
L'asphalte une longue page d'écriture
Les sphinx s'y donnent rendez-vous pour dessiner tes pas
Et tu dis que ce sont des hommes à leur façon de se tenir courbés
Java ses doigts de racine marche dans mon sommeil
Tumultueux comme des escargots qui émigrent vers la ville
Et tu n'auras pas peur que se dressent devant toi
Tant de statues tant de portes tant de panthéons
Qui furent des temps que je compterai sur tes doigts
Voici le jour taroté ordure
Miroir au loin à ma semblance
Le paysage s'effondre en fagot de fourmis
Pour repeupler la genèse selon ta démarche
Selon ta naissance parmi les algues et les poissons
Ouvre-toi mon antre que jy entre
Bondit ma dorade hors de cet instant à te cuver
Hors de toute urgence que meure la durée
Qui sépare les deux petits enfants de la lune
Epaves mes frères nous lâchons les pavés
Les lagunes et les croix qui nous sont montées
Les mers sont de sang nos souvenirs tanguent
En petits bateaux d'ennuis Rien que l'absence
Car je suis étranger Madame au jour le jour vit
Torpeur dans les yeux amarée comme des ferrailles
Adieu le vent vision en point de croix dc ma douleur
Fais reculer les fantômes ou bien j'attaque
Ma paume de feuilles séchées rien que ma paume
Et puis mon corps machinalement je le détiens

En mémoire de mes ancètres à cornes
Tout cela n'était pas dit
Tout cela n'était pas dit mais tu viendras
Princesse de mon délire officiante
Officiante du grand silence Fichus les morts
Ma prêtrise en a assez des autels des varechs
Aurore ceins ses cheveux
O les revenants de mon tombeau cette île de marbre
Lichens lichens je me débats

Roland Morisseau
de « Haïti-Littéraire »
Montréal 6 décembre 1965

Causerie paysanne

Le soleil pressé a éclaté sa coque
et d'une « chica » il s'est planté haut
en plein mitan du galata céleste.
Idamante le jour est beau
comme un jour fait pour toi.
Tu porteras ta robe de zéphir bleu
la plus bleue la moins délavée
la plus étroite aux hanches
la plus ouverte au col
celle qui fait cabrer mon sang
comme une bête mal domptée.
Et nous irons ensemble cousine
Idamante si je te parle, réponds.

—Ecoute chanter la marmite sur le feu
c'est la danse des pois chiches
au rythme de ma faim
Cousin lorsque j'aurai mangé
tu parleras d'amour.

J'ai vu la terre se baigner à l'eau de pluie
et s'asperger de rosée comme une fille de la ville
Je l'ai vu s'étirer au bord de la rivière
et sous ses pousses vertes j'ai touché sa moiteur.
La terre te ressemble Idamante
elle cache des paradis d'ombre et de chaleur.
Viens nous aimer dans ses replis rugueux
l'étreinte contre son cœur a un goût d'infini
elle qui nous gardera pour la suprême étreinte
Viens mon amante Viens la terre te promet des délices.

—J'ai couché mon café sur le glacis
et mon maïs est suspendu à la fétaille

quand il sera séché et bon à être pilé
alors cousin mon bel ami
tu me parleras d'amour.

Le jour n'était pas prêt de s'ouvrir
je passais mon chemin non loin du grand mapou
quand la petite source que tu connais longtemps
m'a confié pour toi seule un secret effronté
un secret joyeux tintant comme une goutte d'eau pure.
Viens Idamante je veux déposer le secrct de la source
dans le creux tiède que ton corsage dérobe
et quand la chaleur de mes doigts connaisseurs
aura allangui ton corps poli couleur de brique
quand tu seras dans mes bras tremblante
comme la flamme rouge qui s'étire dans le vent
alors tu le verras ô belle créole à moi
que ton cousin est un nègre pour tout de bon.

—S'en est venu le temps du balisage cousin
prends ta serpette et va joindre tes frères
Les mauvaises herbes comme des sangsues
volent à chaque coup le sang vif de la terre
s'en est venu le temps de la corvée.
La corvée dure joyeuse. Déjà se tourmente
le clairin sec dans les dames - jeannes.
Moi Idamante je le verserai à nos compères
je porterai bien sûr la robe que tu préfères
et des lueurs naîtront partout dans les regards
et les doigts fouailleront le ventre de la terre
un peu avec l'ardeur qu'allumera ma jeunesse
Puis quand nous aurons semé et récolté
quand la terre généreuse nourrira ses enfants
alors nous l'abreuverons d'amour
nous lui dresserons des autels
et à nos vèvès nous ajouterons un signe
le signe qui dira l'assouvissement de l'homme
que la terre féconde a reconnu pour fils
Et ce sera le temps cousin nègre de mon pays
ce sera le temps pour nous aimer d'amour.

Mai 1964
Jeanine Tavernier Louis

CONGRES MONDIAL DE SOCIOLOGIE A EVIAN

Le sixième congrès mondial de sociologie s'est ouvert à Evian sous la présidence du professeur Raymond Aron, président de la Société française de sociologie. Ses thèmes généraux étaient : « unité et diversité en sociologie » et « sociologie des relations internationales ».

Ce congrès, au comité d'honneur duquel figuraient trois ministres, MM, André Malraux, Christian Fouchet et Alain Peyrefitte, a été la plus importante confrontation entre sociologues qu'il y ait jamais eu, ne serait-ce que par le nombre de ses participants (près de deux mille, de diverses nationalités) et le nombre des communications présentées.

Le centre d'études sociologiques du C.N.R.S. (qui présentait une exposition internationale d'ouvrages de sociologie) et la Société française de sociologie ont apporté chacun leur contribution à l'organisation du congrès.

« DIX ANS DE NOUVEAU CINEMA FRANÇAIS » A LONDRES

Le National Film Theatre de Londres a commencé la présentation d'une série de films réunis sous le titre « Paris 56-66 : Dix années de nouveau cinéma français ». Tout ce qu'il est convenu de grouper sous l'étiquette de la « nouvelle vague » est projeté dans ce festival qui se prolongera jusqu'à la fin de juillet.

Les organisateurs ont d'abord choisi de projeter des films qui n'ont été que peu diffusés jusqu'ici en Grande-Bretagne ou pas du tout. L'occasion est ainsi offerte aux cinéphiles britanniques de faire connaissance avec des réalisateurs tels que Mario Ruspoli («Regards sur la folie»), René Allio («La Vieille dame indigne»), Jean Cayrol et Claude Durand, («Le Coup de grâce»), François Leterrier («Un roi sans divertissement»), Claude Sautet («Classe tous risques»), et Jean Herman («Le chemin de la mauvaise route»).

Dans cette catégorie de nouveautés figurent également des œuvres réalisées par des auteurs bien connus en Angleterre mais qui n'ont pas eu le privilège jusqu'à présent d'être projetés dans les salles commerciales.

Pour compléter cette « saison », le Natioal Film Theatre présente quelques films sélectionnés, soit en fonction de leur qualité exceptionnelle, soit parce qu'il est impossible de donner sans eux « une image du nouveau cinéma français ». C'est à ce titre que sont projetés par exemple « Muriel » d'Alain Resnais, « Vivre sa vie » de Jean-Luc Godard, « La Vie à l'envers » d'Alain Jessua, « Les jeux de l'amour » de Philippe de Broca, « Une aussi longue absence » d'Henri Colpi.

SCIENCES ET TECHNIQUES

LE PRIX NOBEL DE PHYSIQUE A UN FRANÇAIS

Le prix Nobel de physique pour 1966 a été attribué au professeur Alfred Kastler. de l'Ecole normale supérieure de Paris, section Sciences.

Le professeur Kastler a mis au point des méthodes optiques qui permettent d'étudier les résonnances hertziennes dans les atomes.

Huitième Français à obtenir le prix Nobel de Physique, il succède aux prestigieux Becquerel, Curie, Perrin et Louis de Broglie.

A PROPOS DE LA CONVENTION ATOMIQUE FRANCO-RUSSE

La convention atomique pour l'utilisation de la chambre à bulles française « Mirabelle » auprès de l'accélérateur géant de Serpoukhov, signée à Moscou, définit les modalités de la mise en œuvre de l'ensemble de l'installation française, dont le poids total sera de 1.300 tonnes.

La chambre à bulles française (appareil qui permet de visualiser et de photographier la trajectoire et les phénomènes de collision des particules), d'un cubage utile de 6.000 litres d'hydrogène, sera également la plus grande du monde.

Les physiciens atomistes espèrent que l'association intime des deux installations géantes permettra de pénétrer encore plus avant les secrets de la structure de la matière.

La convention prévoit la création d'une commission de travail paritaire qui s'occupera notamment de la question du dépouillement des cliché — plus d'un million par an — qui seront pris dans la chambre à bulles.

Le prix total de la construction de « Mirabelle » y compris tous les appareils et instruments électroniques auxiliaires, s'élèvera à quelque 40 millions de francs.

L'installation de « Mirabelle » à Serpoukhov, à une centaine de km au sud de Moscou, est prévue en 1968. Les premières expériences sont pour 1969, et les premiers résultats scientifiques sont attendus pour 1970.

D'ici à deux ou trois ans, une quarantaine de physiciens atomistes et techniciens français (une centaine de Français y compris les familles) seront installés à Serpoukhov, ils vivront dans un immeuble qui sera spécialement aménagé pour eux.

M. Alain Peyrefitte, ministre chargé de la Recherche scientifique, a souligné que la convention établissait «une coopération unique au monde, d'abord, parce que jusqu'à maintenant deux grandes puissances atomiques ne s'étaient jamais associées pour travailler ensemble dans le domaine des hautes énergies, et ensuite, parce qu'il s'agissait de l'association des deux installations les plus puissantes du monde ».

La coopération scientifique dans le domaine des hautes énergies sera très intéressante pour la science et pour le développement des rapports entre la France et l'U.R.S.S. et en définitive pour la paix dans le monde », a ajouté le ministre.

CULTURE D'UNE NOUVELLE ALGUE ALIMENTAIRE

Depuis le début de l'année 1963, l'Institut Français du Pétrole (I.F.P.) étudie la culture d'une algue bleue dont les qualités nutritives sont bien connues de certaines populations du centre de l'Afrique.

Ces algues forment des fleurs d'eau d'un vert bleuâtre à la surface d'étendues d'eau saumâtre peu profondes. Elles sont récoltées, utilisées et vendues par les populations locales depuis les temps les plus anciens et constituent aujourd'hui encore, avec le mil, la base de leur alimentation.

Des études d'analyses poursuivies à l'I.F.P. et à sa demande par certains laboratoires étrangers spécialisés, montrent que la valeur nutritive de l'algue est incontestable. Sèche, elle contient environ 20% de glucides, 2,3% de lipides, des qualités appréciables de vitamines, notamment la provitamine A, les vitamines B^1, B^2, B^6, et B^{12} et surtout de 62 à 68% de protéines qui en font un aliment de choix, l'un des plus riches en protéines qui soit actuellement connu. L'analyse montre que ces protéines sont constituées de tous les acides aminés essentiels, en quantités égales ou supérieures à celles indiquées dans la combinaison type (FAO, 1955) à l'exception des acides aminés soufrés qu'il con-

viendrait de corriger. Cette algue serait donc théoriquement un excellent supplément pour les régimes protéiques déséquilibrés.

Il est connu d'une part, que la recherche de nouvelles sources de protéines est un problèmes primordial et d'actualité, et d'autre part que des tonnages importants de CQ^2 issus de la combustion de produits pétroliers jusqu'alors non valorisés peuvent être utilisés en photosynthèse ; aussi, l'I.F.P. en possession de ce matériel de choix a-t-il engagé depuis plus de 3 ans une étude tant sur le plan fondamental que sur le plan appliqué. Un travail de thèse aujourd'hui achevé a permis d'étudier la cinétique de croissance de cette algue en fonction de divers paramètres physiques et chimiques (température, lumière, principaux sels nutritifs, etc....) et de mettre en évidence quelques aspects caractéristiques de la photosynthèse en milieu basique. Parallèlement les études au laboratoire sur la culture en milieu synthétique, la filtration et la récolte, ainsi que la réalisation de maquettes, ont conduit aujourd'hui à la réalisation dans le midi de la France d'un grand bassin de culture permettant la mise au point de la technologie à grande échelle et en plein air.

LE Dr. BERNHARDT

GRAND PRIX DE LA FONDATION PAUL EHRLICH

Sur proposition de l'éminent cancérologue américain Peyton Rous, les savants allemands de la fondation Paul Ehrlich de Bonn ont décerné au docteur français Wilhelm Bernhardt, de l'Institut de recherches sur le cancer de Villejuif, un prix de 25.000 marks qu'il partagera avec un autre spécialiste : le professeur Renato Dulbecco, de l'Institut Salk en Californie.

Directeur de recherches au C.R.N.S., lauréat en 1964 du Grand prix scientifique de la Ville de Paris, le docteur Bernhardt, est un savant dont la discrétion est légendaire. D'origine suisse, il devint voilà 20 ans le collaborateur à Villejuif du professeur Oberling, dont il continue aujourd'hui les travaux. De ses recherches fondamentales sur l'origine virale de certaines formes de cancers, (il a mis en évidence l'action de virus de quelques millionnièmes de millimètres dans des tumeurs) dépendra incontestablement la découverte de vaccins ou d'agents thérapeutiques anticancéreux.

« Entre la recherche et les applications médicales, estime-t-il, il y a des barrières souvent importantes. La victoire sur la tuberculose n'a été obtenue que 60 ans après l'identification du bacille de Koch. Nous n'avons pas le droit de donner au public des espoirs, avant d'être sûrs de tenir la solution finale. Cette solution ne sera pas l'acquisition d'un homme seul, mais celle d'une équipe. Plusieurs dizaines de milliers de cancérologues tentent aujourd'hui de la découvrir.»

L'ACTION CULTURELLE FRANÇAISE A L'ETRANGER

L'action culturelle et économique de la France à l'étranger vient de faire l'objet de délibérations à la récente session du Conseil supérieur des Français de l'Etranger. L'un de ses vice-présidents, M. Jean Gandillon, avait établi un rapport sur ce sujet. C'est à ce rapport qu'à répondu M. Jean Basdevant, directeur général des Affaires culturelles et techniques, en soulignant l'effort considérable de la France à l'étranger dans le domaine de l'enseignement.

C'est à ce titre que 30.000 professeurs français exercent leur activité dans divers pays. 14,000 d'entre eux enseignent dans les 323 lycées que fréquentent environ 500.000 élèves, alors que 16.000 autres sont détachés dans des établissements d'enseignements étrangers.

Les lycées relevant de la compétence de la Direction générale des Affaires culturelles et techniques sont au nombre de 186 et scolarisaient en 1965 plus de 360.000 élèves contre 310.000 l'année précédente.

Le gouvernement s'efforce d'accroître ce réseau, a indiqué M. Basdevan ; de nouveaux lycées français viennent d'être construits à Téhéran et à Barcelone ; des lycées français sont en cours de construction à Madrid et à Buenos-Aires ; la construction d'un lycée à Tokyo est en projet. Enfin, des améliorations sont apportées aux installations de plusieurs lycées français existants, comme ceux de Mexico, d'Addis Abéba eet de Bogota.

LES ACCORDS DE COOPERATION FRANCO-SOVIETIQUE

Outre le protocole signé sur la mise en œuvre industrielle du procédé de télévision en couleurs SECAM Trois, les conversations, menées à Moscou par la délégation conduite par M. Peyrefitte, ministre chargé de la recherche scientifique, ont abouti à d'autres résultats qui sont évoqués par le communiqué officiel dont voici les principaux points.

— Une convention franco-soviétique de quatre ans a été conclue en vue d'instituer des recherches communes sur la physique des particules de haute énergie. La France installa auprès de l'accélérateur à protons soviétique de 70 milliards d'E - V en cours de construction à Serpoukhov une chambre à bulles à hydrogène liquide en cours de réalisation à Saclay et en assurera le fonctionnement à l'aide de personnel français.

L'U.R.S.S. assurera la fourniture de faisceaux de particules, les travaux expérimentaux seront effectués simultanément par des physiciens français et soviétiques.

— Trois groupes de travail ont été installés : exploration de l'espace par satellite, télécommunications, météréologie et aéronomie. En ce qui concerne le développement par la France d'un satellite scientifique destiné à être lancé par une fusée soviétique, il a été décidé d'engager les études de nature à permettre le choix du type de satellite, la définition des expériences scientifiques et le calendrier des opérations. A cette fin, la possibilité de placer des expériences scientifiques françaises sur des satellites soviétiques a été envisagée. Pour ce qui touche les télécommunications, il a été décidé de développer les expérimentations en cours en vue d'étendre les possibilités offertes par le satellite « MOLNYA ». La partie française a annoncé son intention de procéder à Pleumeur-Bodou aux installations complémentaires nécessaires à des échanges permanents avec le système soviétique de télé-communications. Quant à la météorologie et l'aéronomie, un plan de travaux communs a été établi.

— La commission mixte prévue par l'accord franco-soviétique de coopération scientifique, technique et économique du 30 juin dernier, se réunira d'ici à la fin de l'année. Un certain nombre de thèmes de coopération ont été proposés : prospection, forage et exploitation des gisements pétroliers, exploitation des ressources de la mer, technologie agricole et alimentaire, méthodes mathématiques de gestion économique, biologie, génétique et réalisation d'instruments de mesure pour les recherches biologiques et médicales.

COOPERATION FRANCO-MEXICAINE DANS L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

M. Victor Bravo Ahuja, sous-secrétaire d'Etat aux Enseignements technique et supérieur du Gouvernement mexicain et M. Silvio Zavala, Ambassadeur du Mexique ont signé le 19 juillet, au Ministère des Affaires Etrangères, à Paris, avec M. Jean Basdevant, Directeur Général des Affaires Culturelles et Techniques, un échange de lettres ayant pour objet de développer la coopération dans le domaine de l'enseignement technique supérieur entre le Mexique et la France. Cet accord prévoit que le nombre des experts fançais recrutés par les soins de la Fédération des Industries Mécaniques et Transformatrices des Métaux pour être mis à la disposition du Centre National d'Enseignement Technique Industriel et de l'Institut Polytechnique National de Mexico sera accru ainsi que celui des bourses de stages offertes aux techniciens mexicains.

Il est à noter que le Mexique vient de procéder à d'importants achats de matériel destiné à équiper le Centre National d'Enseignement

Technique Industriel et l'Institut Polytechnique Nationale du Mexique : les commandes passées à l'industrie française représentent au total 21 millions de francs.

ACTIVITES A L'ETRANGER

CUBA

Un contrat d'un montant de 35 millions de dollars a été signé entre le gouvernement cubain et les établissements Richard Continental et Richier pour la fourniture, en deux ans, des tracteurs à chenilles, moto-niveleuses et rouleaux nécessaires à la réalisation du plan établi pour l'infrastructure agricole du pays. La mise en place d'une mission technique et d'entretien complètera les livraisons du matériel.

Le plan cubain comporte.

— la création d'un réseau de 70.000 km de chemins ruraux et routes asphaltées dans les zones au relief souvent accidenté ;

— la maîtrise des ressources hydrauliques, tant pour lutter contre l'érosion due aux pluies tropicales, que pour créer des réserves d'eau destinées à assurer l'irrigation en période sèche et surtout à abreuver le bétail.

VENEZUELA

Un avion cargo d'Air France a effectué un vol spécial pour transporter de Marseille à Caracas cinq hélicoptères « Alouette III » commandés par le Vénézuéla à Sud Aviation. C'est la seconde livraison de matériel de ce type faite par avion cargo de Marseille à Caracas. Les appareils partiellement démontés et les pièces de rechange sont ainsi logés à bord de l'avion en une seule cargaison.

ARGENTINE

La cent millième Renault produite par I.K.A. en Argentine est sortie des lignes de finition de l'usine de Cordoba à la fin du mois de juillet. C'est une Renault « R 4 ».

I.K.A. fabrique actuellement les Renault 4, Dauphines et fourgonnettes Renault 4. Le montage des voitures Renault en Argentine a commencé au mois de mai 1960. Dans leur catégorie, les ventes de voitures Renault représentent 50% du marché argentin.

BRESIL

La coopération entre Willys Overland Do Brasil (W.D.B.) et la Régie Nationale des Usines Renault va connaître d'importants développements au cours des prochaines années, a annoncé la Régie Renault. W.O.B. va produire en 1968 une nouvelle gamme de véhicules mise au point par les services d'études de Renault et qui sera spécialement adaptée aux conditions d'utilisation et aux besoins de l'Amérique latine. Cette nouvelle gamme comprendra une berline à 4 portes, un break à 4 portes, un coupé sport à 2 portes, un break à 2 portes, un coupé convertible et une fourgonnette.

Les investissements nécessaires s'élèvent à près de 50 milliards de cruzeiros brésiliens auxquels s'ajouteront plus de 30 millions de francs d'achat de machines et de matériel en dehors du Brésil et qui seront fournis notamment par Renault.

Jusqu'à ce jour Willys Overland Do Brasil a déjà produit plus de 70.000 véhicules Renault (Dauphine et Dauphine Gordini).

EQUATEUR

Le ministre équatorien de l'industrie et du commerce a passé avec L'Institut Français du Pétrole un accord d'études géologiques dans les provinces de la côte et de l'Est. L'Institut Français du Pétrole complétera l'inventaire préliminaire des possibilités pétrolières sur l'ensemble du territoire équatorien.

Les travaux commenceront dans la province de Manabia et se poursuivront dans les provinces d'Esmeraldas, Guyas et Del Oro pour se terminer en Oriente. Aux termes de l'accord conclu, les frais des recherches seront couverts par moitié par le gouvernement de l'Equateur et par l'I.F.P.

CHRONIQUE

LE CYCLONE « INES »

Le 30 septembre 1966, conformément aux impavides prévisions de M. Frère, météorologue des Nations Unies, le cyclone « Inès » s'abattit sur Haïti après avoir ravagé la Guadeloupe.

Port-au-Prince, épargnée d'habitude, fut balayée par des vents soufflant à 150 kms à l'heure. Après deux heures elle présentait l'aspect d'une ville bombardée : branchages jonchant les rues, poteaux brisés, fils télégraphiques coupés, certains toîts décoiffés de leurs tôles. L'Institut Français avait relativement fort souffert : vitrines enfoncées, auditorium crevé, pièces du premier étage inondées, au total 2000 dollars de dégâts.

Mais, si les dommages à Port-au-Prince furent, somme toute, plus spectaculaires que dramatiques, il n'en alla pas de même dans la Presqu'île du Sud que le cyclone aborda la première. Nombre de petites villes et bourgades furent sévèrement affectées, les plus misérables étant, comme toujours, les plus démunis : ces paysans aux cailles abattues, aux jardins dévastés, aux morts à jamais inconnus.

Des nouvelles alarmistes couraient sur Jacmel, Jacmel avec laquelle nous entretenions des rapports étroits parce que M. Pascal Brun, représentant de « Conjonction », y déployait une inlassable activité qui mettait la cité, pour le nombre des abonnés, au deuxième rang de la République après Port-au-Prince.

M. Barros, responsable de notre revue, prit donc l'avion pour Jacmel, en compagnie de Maurice Lubin, membre du Comité de rédaction et fidèle Jacmélien. Pendant deux heures ils arpentèrent les rues de la ville, visitant les amis, constatant les dégâts. Presque toutes les maisons étaient endommagées, quelques unes s'étaient effondrées, pas de victimes heureusement, mais les nouvelles en provenance des environs étaient beaucoup plus pessimistes.

A «L'Abeille », un spectacle d'une réconfortante truculence les attendait : enveloppé d'une foule de « pratiques » jacassantes, debout près de sa balance romaine, Pascal Brun présidait superbement à la distribution du maïs et du riz, cependant qu'au-dessus de sa tête, le saupoudrant de poussière, des ouvriers, à grands coups de marteau, s'employaient à rabattre les tôles soulevées qui découvraient un large morceau de ciel bleu. Heureux de le retrouver en aussi bonne santé, nous le remerciâmes, vociférant dans le vacarme, de l'efficace concours qu'il nous prêtait. Il nous répondit, sur le même ton, que sa campagne

de recrutement continuait et que notre revue était très appréciée ici. Sur quoi il nous glissa une démonstration « claire, rationnelle, impeccable, implacable, impitoyable même » de la trissection de l'angle et de la quadrature du cercle que le Comité. plein d'une humilité incompétente, a transmise au Mathématicien de l'Institut.

Après cette visite à Jacmel l'Institut Français décida de témoigner de quelque manière sa solidarité à la ville sinistrée. Une séance spéciale de cinéma fut organisée avec le concours de la troupe Gérard Résil. Une collecte fut faite parmi les membres de l'Institut.

Les sommes réunies furent consacrées à l'achat de matériel scolaire au profit des écoles de Jacmel et de sa région. Ce matériel est le suivant :

— 1000 cahiers pour grands élèves
— 800 cahiers pour débutants
— 100 ardoises
— 300 crayons d'ardoise
— 1000 porte-plumes
— 1000 crayons
— 600 gommes
— 12 boîtes de craie.

L'Institut a joint à cette liste un lot de manuels scolaires et de livres destinés à la Bibliothèque du Lycée Pinchinat, ainsi que plusieurs cartes murales de Géographie.

Que nos amis de province veuillent bien voir, au-delà de ce geste symbolique, l'expression de la tristesse que nous inspirent leurs épreuves et le témoignage de notre chaleureuse sympathie.

LES MANIFESTATIONS CULTURELLES RECENTES

INSTITUT FRANÇAIS

Exposition de Livres d'Enfants et de Manuels Scolaires.

C'est sans doute dans le domaine des ouvrages destinés à l'enfance et à l'adolescence que les efforts fournis depuis quelques années par les maisons françaises d'édition ont obtenu les résultats les plus heureux.

Tous ceux qui ont vu l'exposition réalisée en novembre par l'Institut Français ont pu s'en convaincre. Plusieurs centaines de volumes étaient disposés dans le grand hall de telle façon que chaque visiteur pût non seulement les contempler, mais aussi les feuilleter. Qu'il s'agisse d'instruments de travail pour une école enfantine ou pour une classe terminale du secondaire, de livres de vulgarisation scientifique ou de pure récréation, presque tous se recommandent par une typographie élégante et aérée, par une couverture attrayante et par une abondante illustration : bonnes photographies en couleurs, images d'une réelle valeur artistique ou dessins d'une spirituelle désinvolture.

Cette exposition a été inaugurée le 8 novembre à 5 heures de l'après-midi par S. E. M. Charles Le Génissel, Ambassadeur de France entourné de M. Robert Balard, Attaché Culturel et Directeur de l'Institut et des membres de la Mission universitaire française. Elle est restée ouverte au public pendant une douzaine de jours et a attiré nombre de jeunes et aussi, peut-être même surtout, d'adultes. On ne saurait s'en étonner en un temps où les jouets ingénieux qui sortent des vitrines en décembre font la joie des parents au moins autant que celle des enfants.

ALLIANCE FRANÇAISE

Récitals de la « Contrescarpe »

Cinq artistes du cabaret littéraire de Paris « *La Contrescarpe* » ont fait cet automne une tournée en Amérique. Le Comité de l'Alliance Française de Port-au-Prince a eu l'heureuse idée de leur suggérer de faire un détour par Haïti.

Ils ont offert dans l'Auditorium de l'Institut deux récitals de chansons françaises les mardi 1er et jeudi 3 novembre. Chaque spectacle comportait deux parties, la première empruntée au répertoire folklorique et classique, la seconde consacrée aux chansons contemporaines, poétiques ou satiriques.

La voix chaude et le sens musical très sûr de Jacques Marchais ; la fantaisie échevelée, mais sans vulgarité, de Chantal Laurentie ; le pathétique « à faire pleurer Margot » de Jacqueline Janno ; l'humour anticonformiste de Paul Villiaz et l'irrésistible loufoquerie du même Bernard Haller ont su conquérir — comme en ont témoigné de chaleureux applaudissements et de nombreux rappels — la faveur d'un public exceptionnellement nombreux.



Consultez votre Agent de Voyages sur les avantages des voyages « AIR FRANCE »

45 ANS d'expérience

► Service personnalisé

► Tarifs spéciaux pour étudiants

Accord AIR - MER (avion-bateau)

« STOP TOURS, etc... »



WELCOME SERVICE

A votre disposition, dans toutes les grandes agences Air France à travers le monde, pour vous renseigner, vous aider, vous conseiller, simplifier et agrémenter vos séjours. Consultez-le.

AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

BANQUE NATIONALE DE LA REPUBLIQUE D'HAITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE...
et votre PATRONAGE.



Haïti

L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne,
Des excursions toujours intéressantes :

HAITI

La République de langue française du Nouveau Monde

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haïti

Haïti Tourist Information Bureau
30 Rockfeller Plaza, New York 20, N. Y.



RADIO PHILIPS

Curaçao Trading Co.

Rue Pavée

REINBOLD

COFFEE EXPORT IMPORT, S. A.

REGIE DU TABAC

Voila enfin ces

Cigares merveilleux

COURONNE POPULAIRE **PALME** **VEVEY CREME**

DU NOUVEAU A LA MAISON DESCHAMPS

POUR VOS DOCUMENTS, IMPRIMES DE TOUTES SORTES,
UN APPAREIL-PHOTOCOPIE DES PLUS PERFECTIONNES.

La précision qui le caractérise donne à ses reproductions une netteté qui plaira et étonnera à la fois. Aussi c'est, confiants, que nous attendons les clients les plus difficiles.

En outre, la livraison de tout travail sera immédiate, nous voulons dire qu'il sera remis dans un délai de 2 heures.

Comme toujours, A VOTRE SERVICE !

SHEAFFER

L'aristocrate des plumes-fontaines
de qualité

EN VENTE
A LA MAISON

RUE BONNE FOI — *G. Gilg* — PORT-AU-PRINCE

PHARMACIE SEJOURNE
Fondée en 1864
ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)
FREMY SEJOURNE
(1889-1937)
RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)
LABORATOIRE D'ANALYSES
Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées —
Port-au-Prince

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862
Port-au-Prince
Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D'UN CONDITIONNEUR D'AIR
WESTINGHOUSE

TELEPHONE : 2092 — BOUCARD & Co. — DISTRIBUTEURS

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

CONSUL-CORTINA S. W.

En vente à la Maison

« LES MOTEURS REUNIS, S. A. »



Prix très avantageux.

P. O. B. No. 746 **Rue du Magasin de l'Etat, No. 124**

Port-au-Prince, Haïti, W. I.

BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE

Capital : Gdes 5.000.000.00

EPARGNANTS,

Faites fructifier votre argent dans un compte d'Epargne à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.

COMMERÇANTS,
INDUSTRIELS

pour toutes vos opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, adressez-vous à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.

LES ESSENCES AROMATIQUES D'HAITI, S. A.

ESSAROME

Siège Social : Portail de Léogane
Port-au-Prince, Haïti

la plus grande chaîne d'usines de production
d'Huiles Essentielles
(VETIVER - AMYRIS)
d'Haïti

au service de l'Industrialisation et
du Progrès matériel du Pays.

Si vous aimez les reliques...

Achetez pour votre collection les voitures dessinées pour vos pères

Si vous voulez bénéficier d'une technique... dans le vent...

Et semer les limaçons...

Prenez le volant d'une...

R 8 MAJOR

RENAULT

Ces fameux appareils

de radio

« CROWN »

sont en vente à la Maison

ADOLF

ABRAHAM

à la Rue Traversière,

au No. 42



BANQUE COMMERCIALE D'HAITI

Membre de « The American Bankers Association » (ABA)

Rue du Centre

Nous avons l'honneur de vous offrir nos services pour les opérations suivantes :

Travellers chèques
Warrants
Achats et Ventes de Change (Chèques et Transferts)
Dépôts à Vue (Compte Courant)
Dépôts à Terme
Crédits Commerciaux et Lettres de Crédit
Effets de Commerce
Hypothèques, etc, etc.

Dans le but d'encourager l'épargne, la BANQUE COMMERCIALE D'HAITI accorde aux déposants en Compte d'Epargne des avantages spéciaux ainsi que des primes alléchantes.

LES PATES ALIMENTAIRES «COQ»

JEAN BARTHE

Avenue Dessalines

En face des Sœurs Salésiennes

vous offrent les Pates suivantes : à part le Macaroni et le Vermicelle, les coquillettes, les Spaghetti, Nouilles Coudes, et Rondelles côtelées, Lettres, Chiffres, Fidelini Macaroni moyen et petit, enfin toutes les Pâtes désirées.

PRIX AVANTAGEUX

SOCIETE ANONYME DARBUCO

185, Rue du Quai, **Port-au-Prince, Haïti,**

Téléphone No. 2310

Equipement et Fournitures Agricoles
Tracteurs Diesel « COCKSHUTT »
moteurs Diesel « BERNARD-MOTEURS »
Charrues RANSOMES
Séchoirs à Café ADS
SEMENCES KEYSTONE
Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY
Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloison
Plaques fibro-ciment ETERNIT pour revêtement de parois d'office et de salle de bain, buffets d'évier, dessus de tables et comptoirs.

CHAUSSURES HAITI S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

MEILLEURS PRODUITS

D'ETANCHEITE

Sika
ÉTANCHEMENT ABSOLU

En vente chez

REINBOLD COFFEE, S. A.

POUR VOS VOYAGES, ADRESSEZ-VOUS

A

HERAUX TOURS

156, Rue Pavée

Port-au-Prince, Haïti,

Tél. : 3871

Service gratuit — Rapide et Efficient.

Voyage Héraux ... Voyage Heureux.

CLAUDE DUVAL

RUE DES CASERNES

Active member of Automotive Engine Rebuilders Association

RECONDITIONNEMENT DE
MOTEURS A GASOLINE ET DIESEL
CLUTCH — FREINS

Et tous les travaux de mécanique automobile.
Vente de pièces détachées
pour voitures et camions européens et américains.